

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

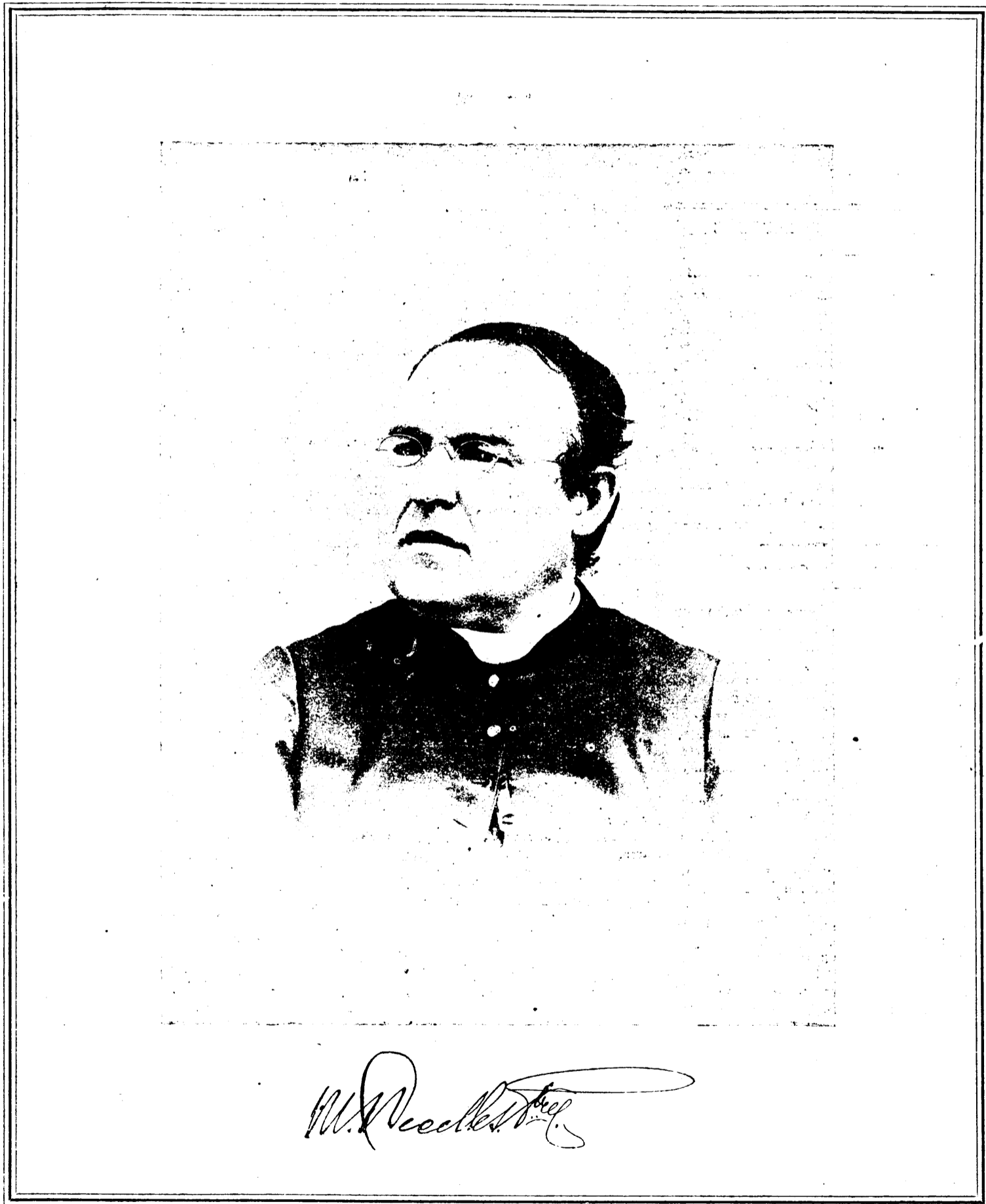
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 460—SAMEDI, 25 FEVRIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Evêque nommé de Drusipara (*in partibus infidelium*), coadjuteur de Mgr Moreau, au diocèse de Saint-Hyacinthe
Photographie Quéry frères—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 FEVRIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledien. — Carnet du "Monde Illustré," par J. St.-E. — Galerie canadienne : Mgr Maximes Decelles, par Joseph Nolin. — Cueilletes et glanures, par Jules Saint-Elme. — Poésie : La petite patriote, par W. Chamon. — Noces Royales à Berlin. — Impressions d'une lettre, par Gaston P. Labat. — Actualité d'hiver : Physiologie du patineur, par Raoul Toché. — Primes du mois de janvier. — Poésie : Ange envolé, par Germain Beaulieu. — Nouvelle canadienne : Une aventure de raquettes, par Régis Roy. — Notes et faits : L'aiguille ; Questionnaire : fide ou garçon ; Les superstitions des pêcheurs anglais. — Propos du docteur, par Dr Ambo. — Choses et autres. — Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary. — Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — Portrait de Mgr M. Decelles. — Les épousés royales de Berlin : Frédéric-Charles de Prusse et Marguerite de Prusse. — Montréal : Toboggans et raquettes sur le Mont-Royal. — Le carnaval à Montréal : Mascarade au Patinoir Victoria. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

ENTRE-NOUS.



Il est un peu tard pour parler du mercredi des cendres, mais, en temps de carême, le maigre et le jeûne nous alourdissent un peu le corps et obscurcissent beaucoup nos idées ; il faut donc être indulgent. Non pas que je déteste faire maigre, j'ai parfois, fait des diners maigres qui étaient loin d'être de maigres diners, très loin d'être synonymes de pénitence.

Et si je vous donnais ici le menu d'un dîner maigre que l'abbé de Langy offrit, un jour du quatorzième siècle, à l'évêque de Paris, plus d'un d'entre vous en aurait l'eau à la bouche ; je ne vous citerai que la composition du potage, qui me semble avoir été une splendide bouillabaisse, digne de Marseille.

Potage : C'est assavoir salmis de six becquets et six tanches ; poirée vert et hareng blanc, un quartieron ; six anguilles d'eau douce, salées d'un jour devant, et trois mellus, trempés d'une nuit devant. Amandes, six livres ; poudre de gingembre, demi-livre ; safran, demi once ; menues épices, deux onces ; poudre de cannelle, un quarteron ; dragée, demi-livre, etc. Ouf ! je m'arrête, et ce n'est que le maigre potage.

Ils se nourrissaient bien les abbés du quatorzième siècle, mais s'il est vrai, ce dont je ne crois pas un traître mot, que c'était là leur ordinaire, ils ne devaient pas vivre vieux.

Cependant, à titre de curiosité, la composition de ce potage, méritait d'être conservée.

Voudriez-vous, y goûter ? Je vous donne ma part.

* * Mais le mercredi des cendres ?
Il est passé, comme tous ses devanciers, entre

un soir de gais refrains et une matinée sans déjeuner, mais ce n'est pas là une découverte ni même chose à peu près nouvelle, bien qu'elle diffère de ce qui se passait l'année dernière.

Cette cérémonie des Cendres est, à mon avis, plus importante que beaucoup de gens qui vont les recevoir ne le pensent eux-mêmes.

Elle est sérieuse, cette coutume de nous rappeler une chose vraie, — à laquelle je pense chaque jour, bien que certain journaliste, m'ait assez malmené au point de vue religieux ; à mon grand plaisir, car il m'a bien fait rire, — une chose vraie : que nous ne sommes que poussière et que nous retournerons en poussière.

Elle est saine, cette pensée, et j'y pensais longuement, le dernier mercredi des Cendres, en me considérant et en me comparant.

C'est cette pensée qui m'a souvent empêché de faire une chose mauvaise, et je suis convaincu que si beaucoup de gens, haut placés, y songeaient quelquefois, ils agiraient autrement qu'ils ne le font.

Mais, ils n'ont sans doute pas le temps.

Et je me rappelais alors le dizain lugubre, connu sous le nom de *Songe de Patrie* :

Je rêvais cette nuit que, du mal consommé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
"Retire-toi, coquin ; va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi."
"Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même !
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

C'est lugubre, en effet, mais il faut avouer que c'est funèbrement vrai.

* * Un comble de reportage.

On lit dans un journal américain : " Nous avons pris hier, à l'essai, un nouveau reporter. Il est parti le matin à la pêche aux nouvelles et, après être resté dehors toute la journée, est revenu avec l'entrefilet suivant, — ce qu'il avait trouvé de plus intéressant :

" Nous avons été témoins hier d'une scène effrayante à faire glacer le sang dans les veines. Un cocher, descendant Clark street, à toute vitesse, a failli renverser une servante et deux enfants. C'eût été certainement une des catastrophes les plus épouvantables que l'on ait jamais vues, si la servante n'avait pas laissé les enfants à la maison, avant de sortir, et si elle n'était entrée à temps dans une pharmacie avant le passage de la voiture. Heureusement aussi le cocher, avant d'atteindre la traverse, se souvint qu'il avait oublié quelque chose et faisant volte-face, prit la direction opposée. Sans ce concours étonnant de circonstances favorables, un tendre père, une mère adorée, des frères et des sœurs aimés auraient été plongés dans le deuil le plus profond et des dépenses funéraires incalculables."

Le nouveau reporter a été accepté avec enthousiasme.

* * Une revue anglaise, le *National Review*, publie un article d'un certain M. Condé Williams, magistrat de l'île Maurice, qui, professant évidemment de minces sympathies pour ses justiciables, propose à la France l'échange de cette île contre notre situation à Madagascar.

" Ce serait, dit *La Croix*, de Maurice, un œuf pour un bœuf."

Ce M. Condé Williams est vraiment bien honnête ; mais c'est aussi un bien bon fumiste.

On comprend que les Anglais ne tiennent guère à l'île Maurice, dont la population a tellement gardé les traditions françaises, que la langue de Victor Hugo y est seule parlée et que l'usage de l'anglais a été officiellement aboli, mais ce n'est pas une raison pour essayer d'échanger cette petite île contre la grande Madagascar.

M. Condé Williams a été poliment éconduit.

* * Plusieurs journaux de la province ont parlé des changements que l'Académie française se pro-

pose d'introduire dans son dictionnaire, mais tous n'en ont cité que des extraits.

Comme cette question est des plus intéressantes, LE MONDE ILLUSTRÉ se fait un devoir de les donner *in-extenso*, certain que ses lecteurs les liront avec fruit.

Voici ces modifications :

" 1o. Supprimer les majuscules dans les noms communs qui ne commencent point les phrases. On n'écrira plus : Hérodote est le père de l'histoire et François Ier le Père des lettres.

" 2o. Supprimer partout les tirets qui ont été déjà proscrits arbitrairement d'un certain nombre de mots composés.

" Pourquoi écrit-on eau de rose et eau-de-vie ?

" Toutefois le tiret serait maintenu :

" Lorsqu'il remplace, en fait, la conjonction d'union : un dictionnaire *français-latin*, c'est à dire un dictionnaire *français et latin* ; un enfant *sourd-muet*, l'armée *franco-russe*, *trente trois* ;

" Lorsqu'il est destiné à indiquer une concomitance, une connexité, une fusion intime : un *aveugle-né*, une *tragédie mort-née*, un *président-né* ;

" Lorsqu'il marque un lien de parenté : *petit-fils*, *grand-oncle* ;

" Lorsqu'il sert à caractériser, par le rapprochement de deux mots qui, isolés, n'offrent plus le même sens, un usage spécial, technique : le *grand-livre*.

" 4o. Supprimer l'accent circonflexe et régulariser l'emploi des accents grave et aigu.

" Y a-t-il lieu de continuer à écrire *avènement* et *événement*, *latrerie* et *idolâtrie*, il *plait* et il *tait*, *religieux* et *irreligieux*, *rebelle* et *rébellion*, *tenace* et *ténacité*, *serein* et *sérénité*, *s'énamourer* et *s'enorgueillir* ou *s'enivrer* ?

" On a substitué l'accent grave à l'accent aigu, dans *sève*, *piège*, *collège*, *assiège*. Pourquoi laisser l'accent aigu dans *dussé-je*, *puissé-je*, *aimé-je* ?

" Est-il nécessaire de distinguer par un signe extérieur la artic de *là* adverbe, *des* article de *dès* conjonction, *ou* conjonction de *où* adverbe, alors que la fonction du mot dans la phrase établit nettement la différence ?

" L'apostrophe disparaîtrait des mots composés, étroitement réunis par l'usage ; on écrirait *s'entraider* et non *s'entr'aider*. Le tréma ne serait plus de mise quand il ne redoublerait pas le son de la voyelle.

" 4o. Ecrire conformément à la prononciation française les mots empruntés à l'étranger, ce qui est déjà fait accompli pour quelques-uns. On écrit *bifeck* et non *beefsteak*, pourquoi ne pas écrire *brec* au lieu de *break*, *spline* au lieu de *spleen*, etc. ?

" Appliquer la règle du pluriel à tous les mots latins francisés. Pourquoi orthographier des agendas et des errata ?

" 5o. Régulariser le genre des mots suivant leur origine : ne pas dire un hémisphère, quand on dit une atmosphère.

" Garder *l'e* muet de préférence aux mots féminins ; pourquoi écrire réfectoire quand on écrit chauffoir, dortoir.

" Ne pas changer l'orthographe d'un mot suivant la place qu'il occupe dans la phrase. N'est-il pas bizarre qu'on écrive un demi-heure et une heure et demie ?

" Simplifier les chinoïseries orthographiques de *tout* et de *même*, considérés comme adverbe. Ces chinoïseries occupent à elles seules six colonnes du Dictionnaire actuel.

" 6o. Supprimer *l'y* quand il se prononce comme *i*, et le remplacer par tréma quand il se prononce comme deux *i*.

" 7o. Supprimer dans les voyelles doubles celle des deux qui ne se prononce pas : écrire *seur* et non *sœur*, *paen* et non *paon*.

" 8o. Rayer les doubles et les triples consonnes inutiles à la prononciation, spécialement, remplacer le *ph* par *l'f*.

" 9o. Unifier l'orthographe des mots qui, dans leurs composés, redoublent sans raison certaines lettres ou les suppriment, comme *siffler* et *persifler*, *scuffler* et *boursouffler*, *tonner* et *détoner*.

" 10o. Remplacer *ent* par *ant* dans tous les qualificatifs employés adjectivement ou substantivement, et dans leurs dérivés.

" Ainsi éviterait-on le désaccord de fond entre *président* et *présidant*. Ainsi éviterait-on encore

pour l'orthographe des yeux : un *affluent* et ils *af-fluent*, un *expédient* et ils *expédient*.

"110. Tranformer l'*x* en *s* dans les pluriels et dans les personnes de certains verbes."

Ces réformes ont beaucoup de bon sens, il est vrai, mais il coulera de l'eau sous le pont avant que la génération actuelle se les assimile bien.

Il est encore plus vrai que l'on travaille surtout pour l'avenir ; et puis ! l'Académie n'a pas encore donné sa décision.

On ne se presse jamais à l'Institut.

Luc Lévesque

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Valentine, Lévis.*—Ce sont là des intimités à mettre, privément sous les regards du bien-aimé. Mais sous les yeux du grand public, oh ! non. Si vous saviez comme il est rieur.... Il oserait peut-être se moquer de votre.... *Valentin.*

* *

Dimanche, le 19 février, deux magnifiques discours sacrés dans la chaire de Notre-Dame, de Montréal. Le matin, à la messe, le R. P. Plessis, des Frères Prêcheurs, inaugurerait la station du carême de 1893, par une conférence de haute volée sur "La nécessité de la religion vraie dans les mœurs des grands politiques et hommes d'Etat."

Au soir, pour célébrer les noces d'argent du départ des zouaves pontificaux du Canada français, M. l'abbé Bourassa sut réveiller, à son tour, les plus vibrants échos patriotiques et religieux. "Soyons des soldats du Christ, vaillants et fidèles," ce fut sa conclusion pratique.

* *

Nous accusons réception d'une toute nouvelle revue mensuelle : *Le Maître de français*, que rédige notre collaborateur et ami, M. Ls Tesson. Fraîchement coquette en sa simplicité, la jeune publication flatte l'œil du lecteur. L'esprit est encore plus charmé pendant qu'on en parcourt le contenu. *Le Maître de français* vient prôner et expliquer un nouveau système pour l'enseignement des langues vivantes. Il s'acquitte à merveille de sa mission, tout en gardant un ton bien littéraire.

Abonnement d'un an, une piastre ; cinq centins le numéro. S'adresser à M. Ls Tesson, directeur du *Maître de français*, 1588, rue Notre-Dame.

* *

Depuis quelques mois, la presse canadienne française, dans sa fécondité pleine de promesses en dépit de l'envie qui l'entoure, a fait éclore bon nombre de publications nouvelles. Au nombre de celles-ci, une se distingue entre toutes et probablement, à en juger par l'essor de vitalité qu'elle prend dès ses débuts, survivra à toutes, et leur montrera la route du succès. Nous voulons dire : la bonne vieille *Revue Canadienne*, qui renaît à une existence toute neuve, avec l'aurore de sa vingt-neuvième année. Apparence typographique du plus splendide effet, rédaction variée et de premier choix, la *Revue Canadienne* d'aujourd'hui, sous l'habile administration des libraires-éditeurs Beauchemin & fils, peut figurer avec avantage parmi les meilleures publications du genre.

Pas un lecteur canadien français ne devrait se refuser à encourager la nouvelle *Revue Canadienne*, à \$2.50 d'abonnement annuel ou vingt-cinq centins du numéro mensuel.

No s'n'avons vu encore, pour parler ainsi, que ses deux premières livraisons, de janvier et février 1893 ; mais nous le faisons sans crainte, bien assuré qu'elle ne se démentira point, bien au contraire.

JULES SAINT-E.

GALERIE CANADIENNE

MGR MAXIMES DECELLES



Le nouveau coadjuteur de l'évêque de Saint-Hyacinthe, Monseigneur Maxime Decelles, évêque de Drusipara (*in partibus infidelium*), est un homme dans la force de l'âge, doué par la nature de qualités et de talents multiples qui permettront probablement au nouveau titulaire de rendre à l'Eglise canadienne des services

plus qu'ordinaires.

Né à Saint-Denis, comté de Saint-Hyacinthe, le 30 avril 1849, Mgr Decelles fit un brillant cours d'étude au séminaire de Saint-Hyacinthe, où il suivit ses cours de théologie jusqu'en 1872.

Ordonné prêtre, à Iberville, le 21 juillet de la même année, par Mgr Charles Larocque, il fut envoyé comme vicaire à Saint-Denis.

Mgr Larocque, qui se connaissait en hommes, ne fut pas lent à reconnaître au jeune abbé Decelles des talents peu ordinaires, mêlés à un zèle apostolique très remarquable, même chez nous où le dévouement complet du clergé aux œuvres du sacerdoce est pourtant chose commune. Aussi, Sa Grandeur n'hésita-t-elle pas, un an à peine après l'ordination du jeune abbé, à le nommer curé d'office à Belœil, une paroisse importante du diocèse.

Un an plus tard, en 1875, l'abbé Decelles était appelé à Saint-Hyacinthe, où il devenait curé de la cathédrale, charge importante qu'il occupa jusqu'en 1880, alors que, pour cause de santé, il demanda à son évêque un changement qui lui permit de se reposer.

Ses vœux furent exaucés et on le transféra à Saint-Roch de Richelieu, jolie paroisse située sur la rivière Chambly, à quelques milles de Sorel. En 1889, il fut nommé à la cure de Sorel, vraisemblablement la plus importante de tout le diocèse de Saint-Hyacinthe.

Arrivé à un âge où son talent avait eu le temps de mûrir tout à fait, M. le curé Decelles ne tarda pas à se faire connaître de ses nouveaux paroissiens comme un homme supérieur et un prêtre au dévouement sans borne.

Aussi tous les fidèles de Sorel, sans distinction aucune, sont-ils unanimes à applaudir au choix judiciaire que vient de faire le Saint-Siège dans la personne de leur estimable curé, pour lui conférer la dignité d'un prince de l'Eglise.

Ceux qui le connaissent peuvent juger de différentes manières le talent de Mgr Decelles, mais nul ne peut causer avec lui sans être aussitôt convaincu qu'il n'est pas en présence d'une individualité banale. Brillant causeur, orateur érudit et fécond, nature affable et joviale le nouveau prélat frappe surtout son interlocuteur par son originalité et la sincère impartialité de ses vues. Il est un de ceux de qui on se dit : "Voilà un homme dont les jugements sont basés sur une étude sérieuse du sujet à juger et dont les idées ne sont pas étroites."

Jeune encore, il peut être appelé, comme nous l'avons dit plus haut, à jouer un rôle important dans cette province, à une époque comme la nôtre, où les questions d'éducation et de progrès tiennent une si grande place dans les destinées de l'Eglise catholique.

Drusipara, nom de l'évêché dont le nouveau titulaire porte le nom était un ancien évêché de la Thrace ayant pour métropole Héraclée, et qui s'appelle aujourd'hui Karistram. On dit aussi Druzipara (Druzipareusis).

Le sacre de Mgr Decelles aura lieu à Saint-Hyacinthe, en sa future cathédrale, le 9 du mois de mars prochain. Les pièces officielles de sa nomination, datées du 14 janvier dernier dans la chancellerie de Rome, sont parvenus ces jours derniers mêmes au palais épiscopal de Saint-Hyacinthe.

Joseph de Malin



EN DÉCOUPANT DES LIVRES



Mon confrère et collaborateur, M. Chs. A. Gauvreau, que je n'ai guère besoin de présenter à mes lecteurs, dont il s'est déjà fait si bien connaître, m'adresse son *Histoire de l'Isle Verte*, et me mentionne tel chapitre en particulier à

méditer, en réponse à de malveillantes attaques dont il a été victime.

Pour moi, il n'est pas besoin de ces frais de démonstration pour établir le mérite réel de M. Gauvreau, et l'injustice dont est marqué le jugement de la critique qui lui refuse toute qualité.

Dans cette série de monographies de nos paroisses canadiennes, M. Gauvreau s'est spécialement acquis des titres à la reconnaissance nationale, comme chercheur et écrivain. Qui, de sérieux et raisonnable, le chicanerait sur quelques négligences de style, échappées, çà et là, peut-être, à sa trop grande facilité, en face de son labeur constant et de ses succès incontestables ?

De Mme Marie-Ed. Lenoir, la charmante directrice du *Biographe* de Bordeaux, le doux poète féminin universellement connu et admiré en France,—ce qui nous engagera à présenter aussi à nos lecteurs son portrait, bientôt—j'avais déjà eu l'honneur de recevoir "Les poèmes du cœur," "Guirlandes de souvenirs poétiques." Je n'ai pas manqué de dire, dans le temps, à mes lecteurs quelle source de jouissances littéraires on pouvait trouver en ces nobles pages. Mais je croyais avoir reçu de ce chef, de la noble Muse, si bienveillante, bien plus que je n'en pouvais oser espérer.

Ça n'était assez à cet excellent cœur de femme prodiguer la faveur à mon peu de mérite. Deux nouveaux livres d'elle me sont encore venus, depuis : "Fleurs éphémères" et "Connus et inconnus." Il me faudrait des pages pour dire un peu tout le mérite de l'œuvre : surtout, le bon cœur, la belle âme qui vibrent à travers tout cela. Synthétisant toutes les qualités diverses qui la distinguent, en sa digne personnalité, j'étudierai plutôt l'auteur lui-même, en mettant son image, fidèle reflet de son âme belle et de son cœur bon, sous les yeux de mes lecteurs, avant longtemps.

Contes à ma petite Rose, par Arthur Detry, rédacteur du *Com du Feu*, 25, rue Neuve, à Verviers (Belg. que).

Voilà une gracieuse plaquette, luxueusement éditée. Elle est forte de soixante pages à peine, mais avec elle "il faut peser, non pas compter," c'est bien le cas. Quel cœur, quelle âme, quelle suave fraîcheur d'un bout à l'autre de ces douces lignes, contes, nouvelles, variétés, que le jeune publiciste dédie pieusement à sa fiancée. *Deux cœurs* : il faut lire cela, surtout ; c'est ravissant. Avec le style charmeur de M. Detry, les inspirés de l'Idéal ne peuvent qu'avoir toujours raison.

Arthur Detry

Les femmes, si on se livre à elles, vous détruisent, et, si on se borne à les étudier, vous aiguissent.—JULES SIMON.

Les bons mots sont comme la monnaie de l'esprit, ce qui semble neuf n'est que du vieux refondu.—Mme LOUISE D'ARLQ.

Notre œil, comme notre cœur, a ses haines et ses tendresses qu'il impose secrètement à notre humeur.—GUY DE MAUPASSANT.

LE PETIT PATRIOTE

Un régiment anglais marchait sur Saint-Eustache
Où Chénier, insurgé sans peur comme sans tache,
Retraqué dans l'église, avec cent paroissiens,
Soldats improvisés dignes des temps anciens,
Attendait, menaçant, l'approche de Colborne.

Dans la neige, au milieu d'une campagne morne
Que naguère animaient de joyeux moissonneurs,
Les fantassins, drapeaux en tête, ricaneurs,
Enchantés de semer devant eux l'épouvante,
S'avançaient en colonne, et la masse mouvante
Du sombre défilé semblait, dans le lointain
Qu'ensanglantaient les feux du soleil du matin,
Un long troupeau de loups en quête de pâture.

Sur un fougueux pur-sang, élégante monture
Qui blanchissait le mors d'une écume d'argent,
Colborne, dans le fond de son âme rageant,
Fier, tourné sur l'arçon, une main vers la croupe,
Volait, de gauche à droite, aux côtés de sa troupe,
Jetant à tout moment un juron aux trainards.
Parfois, parmi les toits des pauvres campagnards
—Echelonnés au bord de la route usurpée—
Il en désignait un, du bout de son épée,
Et, le marquant ainsi par son geste, jurait
Que, le combat fini, la torche y passerait.
Que quelquefois, se dressant vivement sur la selle,
Vers le couchant neigeux il braquait sa jumelle,
Cherchant s'il ne verrait pas surgir—à travers
Quelques touffes de pins dont les fronts toujours verts
Tranchaient sur la blancheur triste du paysage—
La flèche des clochers du plus proche village
Qui maintenant devaient—dernier appui perdu—
Jeter au vent les cris du toosin éperdu.

Soudain, au moment où les premiers uniformes,
Sur la droite, longeaient un massif de grands ormes
Qui versaient, en été, leur ombre à maints troupeaux,
Le régiment fit halte.

En avant des drapeaux,
Trois chemins, se croisant sur la neige sans borne,
Venaient d'arrêter là le sinistre Colborne
Qui, décontenancé, sentant son cœur transir,
Pectait de ne savoir quelle route choisir.
Comme un fauve égaré qui chercherait son antre,
Il allait, cependant, prendre celle du centre,
Quand tout à coup ouvrant des rameaux verglacés
Qui le cachaient aux yeux des troupiers harassés,
Un petit paysan, à l'œil vif et sagace,
Qui portait en sautoir un long fusil de chasse,
Et ne soupçonnait rien de ce qui se passait,
Déboucha du massif que l'hiver blanchissait
Et vint tomber devant la colonne hésitante.

A l'aspect des soldats, l'enfant recule et tente,
Dans un affolement de jeune faon surpris,
De fuir et de rentrer sous les grands ormes gris....
Mais Colborne, piquant de l'épéron sa bête,
Lui barre le passage et brusquement l'arrête.
Puis, faisant aussitôt tourner son sabre nu
Sur le front du petit braconnier inconnu
Dont le regard sur lui farouchement s'attache :

—Montre moi le chemin qui mène à Saint-Eustache !
C'ame-t-il en français et d'une voix sans nom
Où vous semble gronder vaguement du canon.

Pour réponse l'enfant, muet, baissa la tête,
Avec l'air renfrogné de quelqu'un qui s'entête.

—Réponds, petit lourdaud ! réponds, affreux gamin !
Montre-moi le chemin ! montre-moi le chemin....
Ou sinon, foi d'Anglais ! p'ur punir ton audace,
Je passe mon épée à travers ta carcasse !—

L'enfant, chez qui pas un muscle ne remuait,
Le front toujours baissé, restait toujours muet.

Colborne, sûr qu'un rustre aussi crâne et tenace
Ne céderait jamais devant une menace,
Et sûr qu'il le ferait parler en le tentant,
—En face de l'appas il en succombe tant !—
Entr'ouvrit sa capote aux basques galonnées,
De son gousset tira vivement deux guinées,
Et lui tendant cet or qui brillait dans sa main :

—C'est à toi, si tu veux m'indiquer le chemin....

A cet offre, l'enfant eut un sursaut de rage,
Et, secouant son front cravaché par l'outrage,
Tourné les poings crispés, du côté des soldats,
Tragique, il répondit : —C'était bon pour Judas !

W. Chapman



LES ÉPOUSÉS ROYAUX DE BERLIN.—FRÉDÉRIC-CHARLES DE HESSE ET MARGUERITE DE PRUSSE

NOCES ROYALES A BERLIN
(Voir gravure)

La grande vogue, cet hiver, semble être aux mariages, parmi ce qui reste, en Europe, de familles royales. Le mercredi 25 janvier dernier, on fêtait, à Berlin, l'union de la princesse Marguerite de Prusse avec le prince Frédéric-Charles de Hesse.

La royale assistance se composait de la famille impériale de Prusse, les rois de Saxe et de Wurtemberg, le Tsarvitch, le duc d'Edimbourg, le duc et la duchesse de Connaught, et un grand nombre d'autres princes et princesses.

A Berlin, les réjouissances ont été splendides, comme de juste, commençant le 25 pour ne se terminer que le 27 janvier, le jour de la fête de l'empereur.

L'empereur, la veille du mariage, mardi le 24, avait offert un *lunch* officiel à ses hôtes étrangers, et en l'honneur du duc d'Edimbourg.

A venir y saluer son Altesse Royale, plus de soixante convives d'élite avaient été invités : entre autres, le prince Henry de Prusse, le duc de Connaught et leurs suites, l'amiral von der Goltz, les vice-amiraux Knorr, Hollmann, Schroeder, Koester et Valois, les contre-amiraux Mensing, Hoffmann etc., etc., ainsi qu'un grand nombre de capitaines et autres officiers de la marine allemande. La raison de ce concours était que l'empereur teuton, tel qu'annoncé déjà à Sigmaringen, lors de la célébration du mariage, venait de conférer au duc d'Edimbourg le grade d'amiral de la marine allemande.

Le soir du mardi, grande fête encore à l'occasion de l'arrivée du Tsarvitch, que Sa Majesté prussienne va recevoir au débarcadère et conduire à l'ambassade russe, avec une longue suite d'honneur et au milieu des acclamations de la population berlinoise. Le futur empereur de Russie apportait à son voisin de Germanie des gages d'amitié et de bienveillance, de la part de son père : d'où l'empressement de Guillaume.

Et puis, les banquets, les bals, les danses de fantaisie, équestres et pédestres, d'aller leur train, trois jours durant, sous prétexte d'honneur aux jeunes époux, en réalité pour tâcher de faire fondre le grain d'envie souvent, d'animosité parfois, qui se mêle à toutes ces royales amitiés.—J. St.-E.

IMPRESSIONS D'UNE LETTRE



DIEU ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur.

Telles sont les paroles qu'il prononça quand, ayant écarté les brins soyeux de sa blonde moustache pour ne pas froisser ma peau de satin, il déposa un baiser plein d'amour sur mon front immaculé, et il m'embarqua dans le compartiment avec des chatteries de mère douillettant son enfant. Et moi, tremblante comme une

colombe qui sort du nid pour la première fois, je lui serrai, fort pâle, une poignée de main délicate qui le fit trembler comme une sensitive, alors qu'une perle diaphane, comme celle qui pend aux pétales d'un lys, tomba de son oeil sur ses lèvres assoiffées d'amour qui la burent avec des délices d'amant....

Me voilà donc dans le compartiment, encore rouge et chaude de ses caresses, cherchant à me blottir dans un coin isolé où je pourrai, tout à mon aise, savourer les choses délicieuses que son cœur a jetées dans le mien. Je suis seule, et cet isolement n'est troublé que par les pensées d'amour qui remplissent mon âme, car, ainsi que le prêtre en contemplation muette devant son Dieu, des pensées d'adoration m'envahissent pour celui que je viens de quitter.... Seule ! le serais-je longtemps ? Hélas ! non, car un bruit de pas, de voix, de gros

baisers de nourrice troublent la solitude du petit coin dans lequel je me suis enfouie, et le compartiment s'emplit d'une marée humaine, houleuse et tapageuse comme les vagues déferlant sur le sable blanc des plages de l'Océan. J'essaie de me faire encore plus petite, oubliée dans mon petit coin, afin de passer inaperçue, tout comme ces vapeurs azurées qui fuient la tourbe humaine pour s'élever vers les hauteurs du ciel, mais une atmosphère lourde et pesante m'empêche de déployer mes ailes, et je suis obligée de rester terre à terre, au milieu de ce cahot humain, et cela, au moins pour une dizaine de jours... Enfin, le sifflet se fait entendre, la vapeur lance un cri qui me déchire le cœur, un bruit effrayant de clapotement sourd entr'ouvre le sein de l'onde, un sillon argenté se dessine, petit d'abord comme celui que fait la charrue du laboureur, profond ensuite comme une tombe béante, et mon cœur se sent détaché des belles rives de France. Alors ses paroles me reviennent : "Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur."

Oh ! oui, je les lui porterai intacts, suaves, intimes...

Nous quittons les eaux vertes du littoral pour entrer dans les ondes azurées de l'Océan, dont un soleil radiéux diamante la crête des vagues ; les dernières falaises disparaissent dans le lointain ; les derniers oiseaux de terre voltigent autour du mâ, et me chantent, avec la brise qui me les murmure, ses dernières paroles ; le crépuscule tombe ; le ciel s'illumine pour éclairer notre route, et je suis heureuse de penser que je pourrai, toute une longue nuit, rêver tout éveillée à celui dont j'emporte toute la vie, toute l'âme. Hélas ! désillusions ; il n'en est rien. Peu à peu un bruit insolite frappe mes oreilles. Ce sont mes compagnons de voyage qui jouent aux cartes, en fumant et buvant. La dame de pique, cette maîtresse des joueurs, cette avaleuse de tant de fortunes et de réputations étant rebelle à quelques-uns, leurs grossiers jurons qu'ils lancent à travers le bruit des piles d'or troublent la tranquillité de la nuit et font peur à mon âme.

Un peu plus tard, j'entends des gémissements poussés par un passager qui paie son tribut à l'Océan, et ce bruit me soulève le cœur ; enfin, un petit cri d'enfant me fait tressaillir, et une jeune femme, pâle, défaite, fatiguée déjà par un long voyage, une émigrée sans doute, à en juger par son entourage, donne le sein à cette petite créature plus gourmande qu'affamée, et qui se met à faire la risette. Cette scène intime et touchante, qui ne peut être bien appréciée que par une femme et les natures délicates, est éclairée par les premiers rayons de l'aube et reconforte mon cœur que les premiers froissements de cette nuit avaient affadi. Quoique l'aube soit claire et ne nous fasse rien présager de fâcheux, à nous, simples mortels, j'entends une voix dire :

— Nous aurons un petit grain, aujourd'hui !

En effet pour un marin, le ciel est laiteux, la mer a des rides, et cela lui fait présager l'orage, tout comme pour l'observateur, une figure contractée et tendue, au réveil, fait présager une mauvaise journée. En entendant cette mauvaise nouvelle, je me blottis encore d'avantage, et j'essaie de me faire encore plus petite dans mon petit coin, tout comme l'oiseau essaie de se faire encore plus petit sous l'aile de sa mère, à l'approche du mauvais temps. A cette nouvelle, la face encore rouge des joueurs de la nuit devient blême, tourmentée, comme celle de gens dont la conscience troublée s'effraie à l'approche du danger ; un jeune couple, jeunes tourtereaux, allant comme l'hirondelle, chercher des jours plus heureux sous un climat meilleur, se rapprocha tout tremblant près de moi, moi qui tremblais aussi, tant il est vrai que le bonheur a aussi peur de la tempête ; un prêtre tira son chapelet ; un marin fit le signe de la croix, et nous attendîmes tous, plongés dans un silence religieux.

Quelques heures après, la nue se déchira, les vagues se gonflèrent, et semblable à un fou peureux, le bâtiment sembla avoir perdu... la boussole. Cela dura plusieurs jours, durant lesquels, tous enfermés, nous nous regardions comme des spectres. A bord, il y avait toute sorte de monde : des ouvriers, des mineurs de mine et des

mineurs de société, des commerçants, des banquiers, des chercheurs de position et d'aventure, mais fort peu de chercheurs d'émotions, à en juger par la mine de chacun. On a beau être fort, grand et puissant, on se sent bien peu et bien petit quand on est ballotté comme une plume entre ciel et terre. Seule dans mon coin, je faisais un rapprochement entre les turpitudes et les passions qui assaillaient les humains et l'immense vaisseau qui était le jouet du souffle de Dieu.

Enfin, nous aperçûmes la terre.

Chacun tressaillit de joie, comme les Israélites à la vue de la terre promise.

Un chaloupe se détache du rivage.

C'était celle du médecin inspecteur.

Comme on suspectait certaines maladies, on nous met en quarantaine. Nouvelle épreuve. On nous fumige de pied en cap. L'odeur de violettes dont m'avait parfumée celui qui m'avait dit : "Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur," avait disparu. J'avais l'air de revenir des enfers tant je sentais le soufre. En outre, je souffrais beaucoup de voir ma robe blanche chiffonnée, maculée, mise à la torture par ce que j'appelais "une vexation administrative." Cela me faisait l'effet d'un sacrilège commis dans un chapelle de vierges. Enfin, nous débarquons. On nous emmène, on nous engouffre dans des voitures qui ont la forme de fourgons, comme des pestiférés, et comme il n'y a de place qu'à l'hôtel des Postes, c'est là qu'on nous descend.

Nouvelles épreuves. Là, les employés de l'hôtel, surmenés par les nombreux voyageurs qui leur arrivent durant les fêtes du jour de l'an, ont peu d'égards pour eux.

Il nous ballottent, nous trébaltent, et sans égard pour mon sexe, ils me regardent, me dévisagent et me demanderaient, — les impertinents ! — aussi mon âge, si l'un d'eux, plus pressé que les autres et qui semble vouloir se débarrasser de moi, ne m'avait, d'un tour de main qui me fait l'effet d'un coup de tampon sur le cœur, donné un billet numéroté, et me voilà dans une chambre, espèce de cellule de forçat. Je me regarde. Ma robe de voyage est sale, maculée d'empreintes noires, toute fripée ; je frissonne encore au souvenir du contact de tout ce qui m'a froissée depuis mon départ ; enfin je veux procéder à une nouvelle toilette quand on frappe discrètement à ma porte.

— Entrez ! dis-je.

Et une main fine et parfumée déchire mon corsage plutôt qu'elle ne l'ouvre, et me baisant de ses lèvres roses, une voix angélique me murmure à l'oreille les mots de l'absent dont je suis la fidèle messagère :

"Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur," et, pour me réchauffer et me faire oublier les fatigues, les peurs et les froissements du voyage, je vais me reposer sur un sein aimé, palpitant d'amour !

Antoine P. Labat

ACTUALITÉS D'HIVER

PHYSIOLOGIE DU PATINEUR

Le patineur est un individu qui se termine d'un côté par une tête, de l'autre par une paire de patins.

La carrière qu'il a embrassée est honorable, quoique peu rétribuée. Il ne trouve guère l'occasion de l'exercer que pendant l'hiver, et il faut qu'il fasse froid. Tout le reste du temps, il y a bien de la morte-saison.

Le patineur peut être manchot, mais il est indispensable qu'il jouisse de ses deux jambes. Parmi les patineurs célèbres, on cite fort peu de culs-de-jatte.

Quand le patineur ne patine pas, il est assez difficile de le distinguer des autres individus.

On peut avoir des patins et ne pas savoir patiner, mais il est impossible de patiner sans avoir des patins.

Le patineur patine de préférence sur la glace. Il doit éviter d'y inscrire son nom, ce qui le ferait

reconnaître pour un habitué des restaurants de nuit et pourrait lui faire manquer quelque riche mariage.

Il y a deux sortes de patineurs :

Le patineur qui sait patiner.

Le patineur qui ne sait pas patiner.

Le patineur qui sait patiner éblouit la galerie par l'ingéniosité de son lancer, l'imprévu de ses retours et la hardiesse de ses courbes.

Le patineur qui ne sait pas patiner est chargé de la partie comique. Sa fonction consiste à tomber dans n'importe quel sens. Les gens qui aiment à parier l'utilisent volontiers pour jouer à pile ou face.

Le patineur tombé n'a qu'un moyen de se relever : c'est d'ôter ses patins. S'il désire tomber de nouveau, il s'empresse de les remettre, et ainsi de suite.

La patineuse ressemble beaucoup au patineur, à cela près qu'elle est d'un autre sexe.

Quand il lui arrive de tomber, elle s'en étonne plus ou moins, suivant la classe de la société à laquelle elle appartient.

La patineuse tombe volontairement ou involontairement.

Dans ce dernier cas, elle montre sa maladresse.

Dans le premier cas, elle montre... ses chevilles.

Parfois, le patineur et la patineuse se servent mutuellement de soutien. Ça ne les empêche pas de tomber ; mais, au moins ils tombent à deux, ce qui est plus agréable.

Les vrais patineurs patinent le plus longtemps possible. Il est rare, toutefois, qu'ils s'obstinent à patiner après le dégel.

RAOUL TOCHÉ

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.— Régis Gagnon, 104, rue Amherst ; Dame P. Pepin, 203, rue Ste-Elizabeth ; Pierre Dansereau, 218, rue St-Paul ; J. E. Champoux, 625, rue Cadieux ; P. Pelletier, typographe à l'Étandard ; C. A. Gervais, 1032, rue Cadieux ; Napoléon Ethier, 9, rue Jacques-Cartier ; Gédéon Leblanc, fils, 218, rue St-Christophe ; Belle Charlotte Pennequin, 189, rue Bleury ; Belle Bénard, 61, rue Champlain ; Joseph Ducloux, 24, rue Albert ; Joseph Lecavallier, §2 (0), 165½, rue St-Antoine ; Dame Charles Busière, 240, rue Mal-ouève ; J. G. Vinet, §4 (0), 155a, rue Pavet ; B. Vincent, 349, rue St-Hypolite.

St-Henri de Montréal.— Gustave St-Marie, §25 (0), 1167, rue St-Antoine ; O. Lortie, 32, rue Wellie.

Québec.— Albert Grenier (deux primes : §15 et §1), 126, rue St-Ours, St-Roch ; Dame J. L. Thibaut, 41, rue Réal ; Dlle Caroline Berger, 74, rue St-Jérôme, St-Roch ; Omir Drolet, 186, rue St-Olivier ; Joseph Boivin, 299, rue St-Olivier ; Alfred Larocque, 337, rue Arago, St-Sauveur.

St-Romuald.— A. Bergeron.

Lévis.— Alphonse de la Salle ; Maurice Carrier, rue Commerciale.

Ancienne Lorrette.— C. Z'phirin Huot, 3, rue Nationale.

Mille Rches, Ont.— Alban Poulin.

Coboc, N. Y.— Wilfrid Pain, 66, rue Congress.

St-Hyacinthe.— J. A. Bernier.

Beauharnois.— Joseph Sénécal ; Dlle Alexina Boursier.

St-Laurent.— J. S. Archanbault.

Hull.— Mirodoc Laporte ; Edmond Gauthier, 72, rue Victoria.

Joliette.— George DesRoches.

Ottawa.— Dame H. Chatelain, 395, rue St-Patrice.

St-Jean.— A. Cartier.

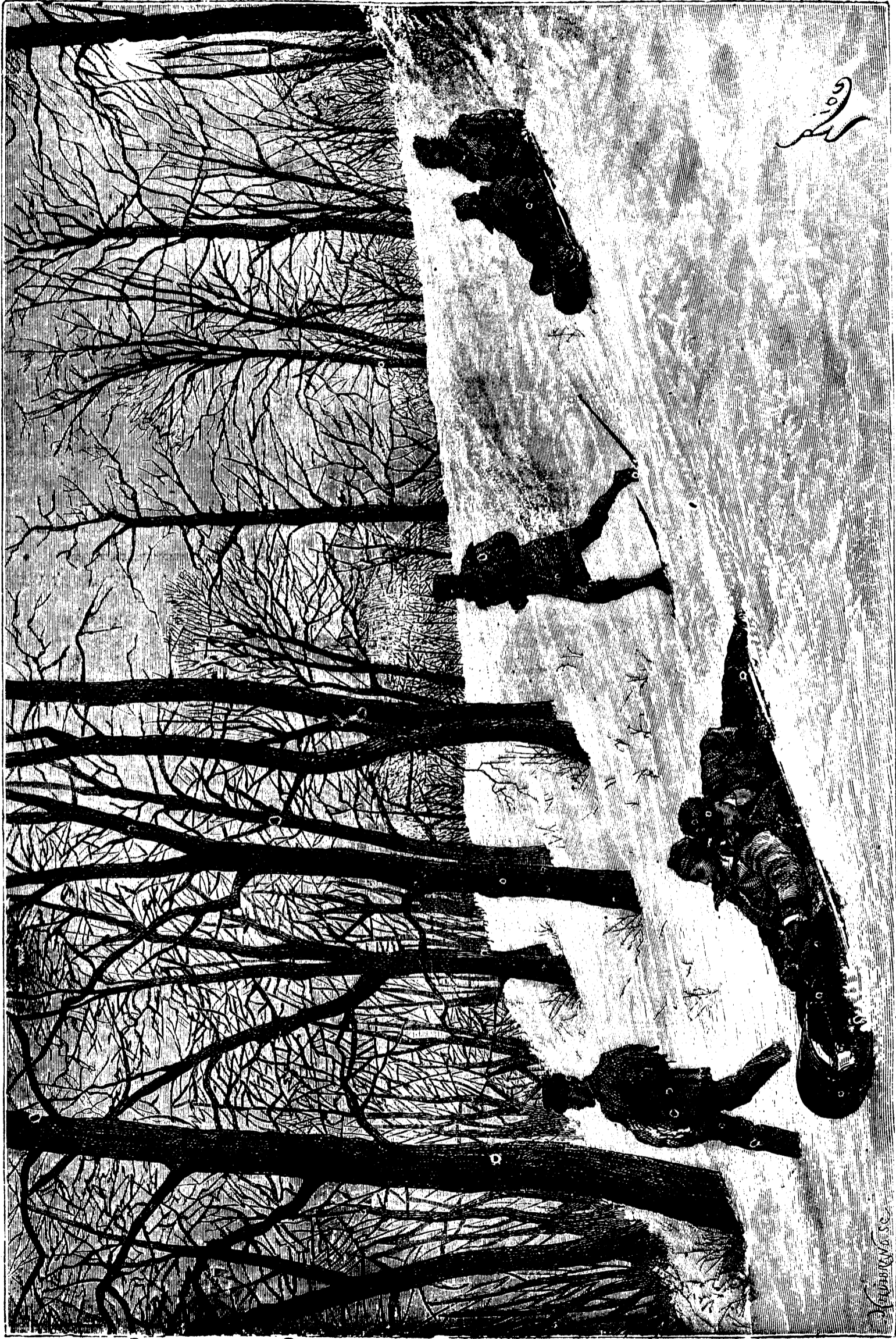
Sorel.— Madame Laloi.

St-André d'Argenteuil.— C. E. Ladouceur.

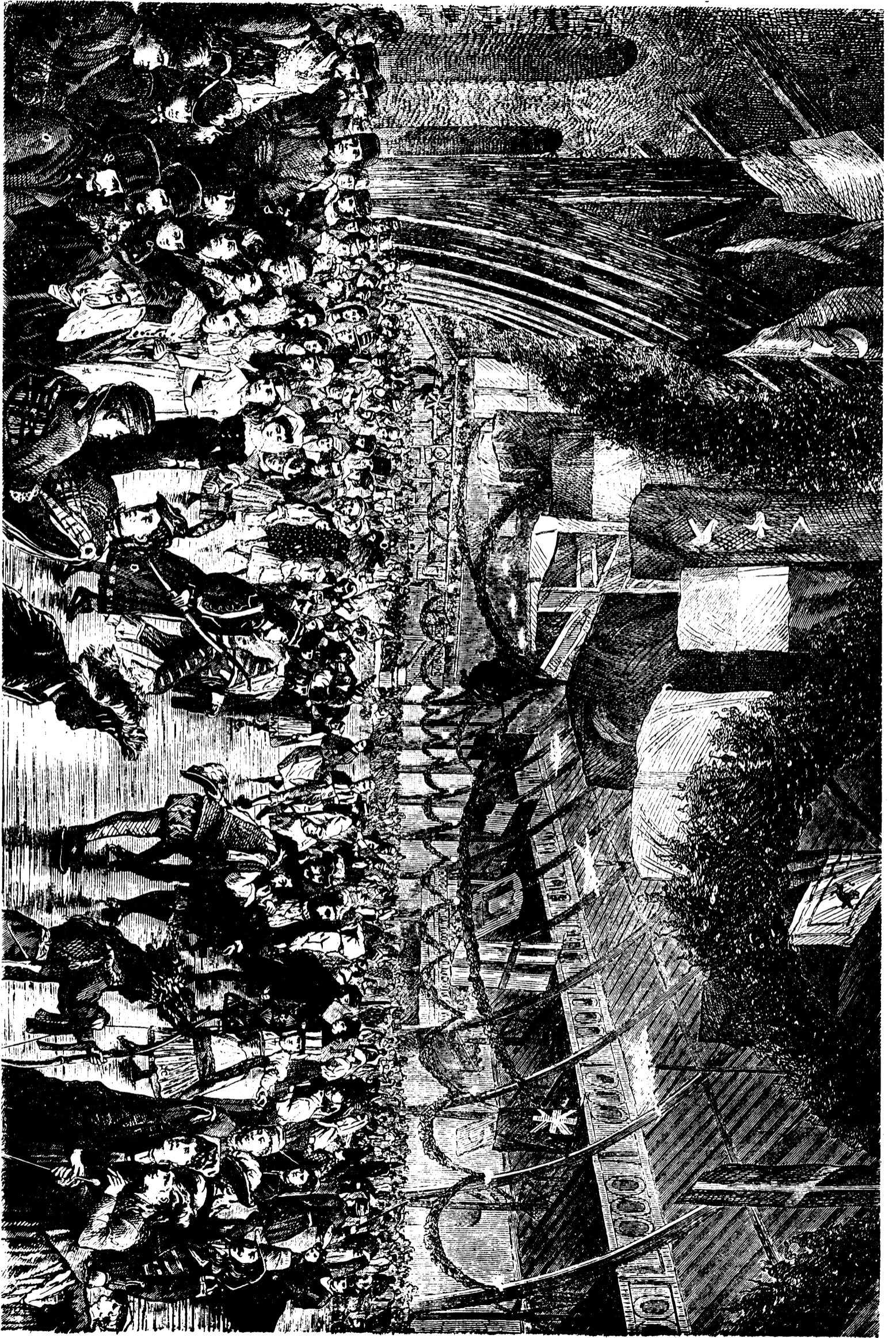
Henri, rentrant de l'école, montre son cahier de devoirs à sa mère qui y constate une prodigieuse débauche de taches d'encre.

— Ce n'est pas ma faute, va petite mère ! Figure-toi que j'ai pour voisin de classe un petit nègre. Il s'est mis à saigner du nez pendant que j'écrivais.

Trouvée, la raison de la grande popularité de la Sarsepareille de Hood. C'est simplement celle-ci : les cures de Hood. Soyez sûr d'avoir celle de Hood.



MONTREAL — TOBOGGANS ET RAQUETTEURS SUR LE MONT-ROYAL



LE CARNAVAL A MONTRÉAL — MASCARADE AU PATINOIR VICTORIA

ANGE ENVOLÉ

A MME J. GODIN

(Sur la mort de son enfant)

Tendre mère, ne pleurez pas,
Car vous lui feriez de la peine ;
Elle est heureuse : d'ici-bas
Elle a brisé sa lourde chaîne.

Et c'est un ange triomphant
Qui chante Dieu dans l'allégresse ;
Elle doit, votre douce enfant,
S'étonner de votre tristesse.

Etre heureuse à jamais !... Mon Dieu !
Peut-elle regretter la terre ?
Elle est au ciel et, de ce lieu,
Vous sourit encor, tendre mère.

Non, non, ne pleurez pas : la mort
Fut un guide bien doux pour elle ;
Car c'est vers le céleste port
Qu'elle la porta sur son aile.

La feuille, en automne, jaunit
Et tombe au souffle de la bise ;
L'oiseau rêveur quitte son nid
Pour une autre terre promise.

La feuille qu'emporte le vent
Au jour ne viendra plus sourire
Et c'est l'abîme triomphant
Qui s'en empare avec délire.

L'oiseau part : le nid gracieux
Que berce la branche fragile ;
N'entendra plus les chants joyeux
Du pauvre petit qui s'exile.

Mais c'est encore à son printemps
Que s'est envolé ce doux ange :
L'innocence de ses huit ans,
Mère, ne frola nulle fange.

Tout était rose dans son cœur
Quand la mort passa sur sa route ;
Ce fut pour garder sa candeur
Qu'elle vous la ravit, sans doute.

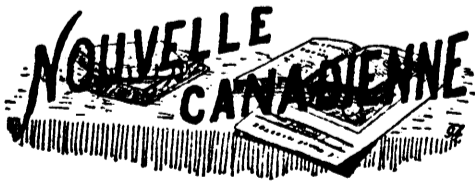
Son ange qui disait : " Je veux,
Je veux au ciel avoir un frère,"
De votre fille aux longs cheveux
Fit un doux ange de lumière.

Elle est heureuse !... Dans la nuit,
Mère, quand votre âme affolée
Du dehors n'entendra nul bruit
Et pleurera l'âme envolée,

Ecoutez bien, sa douce voix
Murmurera, tendre et piuse :
" Mère, de là-haut, je te vois ;
" Ne pleure pas, je suis heureuse."

Non, non, ne pleurez pas : la mort
Fut un guide bien doux pour elle,
Car c'est vers le céleste port
Qu'elle la porta sur son aile.

Georges Paulieu



UNE AVENTURE EN RAQUETTES



toute une nuit, égarés, et je me suis décidé à compléter ces notes.

Le 26 janvier 1884, Emile M..., l'ami en question, me manda qu'il allait, le soir même, à la Pointe-Gatineau, pour une affaire, et qu'il serait bien content si je voulais l'accompagner. Nous irions en raquettes, et le retour aurait lieu de bonne heure. Départ de chez lui vers huit heures.

Comme Emile était un bon camarade, que nous étions intime et qu'une marche en raquettes, le soir, me délasserait après une journée au ministère à noter et à écrire, son invitation me plut et je l'acceptai, lui promettant d'être chez lui un peu avant l'heure fixée.

Huit heures sonnaient à la tour de l'édifice parlementaire quand nous sortîmes de la maison d'Emile. Peu après, nous descendions la côte du quai de la Reine. En bas, nous chaussons nos raquettes, et—en avant !

Le temps, de beau, dans le cours de la journée, était devenu mauvais. La neige tombait à gros flocons : l'on eût dit de gros morceaux de ouate blanche. Aussi, le tapis que nous foulons est-il des plus moelleux ; de fait, il est trop, car nos raquettes se chargent de neige et notre marche est plus lente et fatigante. Mais qu'importe la fatigue et les difficultés à la jeunesse ? Elle les vainc et en riant.

Tantôt devisant gaiement, tantôt chantant, nous dépassons les chutes Rideau, et nous avançons vers la Pointe, où la rivière Outaouais s'élargit et reçoit les eaux de la rivière Gatineau. D'Ottawa à la Pointe-Gatineau, il y a bien deux milles, distance que nous devons franchir en une demi-heure, ou à peu près.

Nous nous tenions au milieu de la rivière Outaouais autant que possible, et quand nous nous croyons vis-à-vis la rivière Gatineau, par un quart de tour à gauche nous avançons ; encore cinq minutes, et nous serons arrivés. Cinq minutes après, nous croyant rendus, nous cherchons le quai de la Pointe où nous devons monter, mais nous ne le trouvons pas. Nous nous sommes égarés.

Pour qui connaît les lieux, cela peut sembler impossible ; néanmoins, il en fut ainsi.

Il y a quelques années, un jeune Montréalais perdit la vie en s'égarant de cette façon. Se rendant sur la montagne, il voulut prendre une ligne plus courte, abandonna les compagnons qu'il suivait, et se perdit. Quand on le retrouva, l'on constata que le pauvre garçon avait marché, tourné et retourné dans un rayon d'une cinquantaine de verges, jusqu'à ce que, vaincu par la fatigue et le froid, il succombât.

Nous criions : l'écho moqueur, seul, nous répond. Nous sommes atterrés. Des heures s'écoulaient ainsi. Le découragement s'empara de nous, et la gaîté du départ, que nous voulions continuer, est forcée. Je ne veux pas effrayer Emile par les idées qui m'obsèdent, et celui-ci dissimule aussi, dans le même but. Nous nous croyons perdus, mais nous luttons quand même.

Nous trainons nos raquettes péniblement.

Parfois il nous semble ouïr dans le lointain, l'aboiement d'un chien ou quelque bruit provenant d'une habitation. Le cœur palpitant, nous écoutons, le cou tendu dans la direction d'où le bruit semble venir, mais rien, rien...

Enfin, n'en pouvant plus, faisant un dernier effort pour rester encore debout, je m'accroche dans mes raquettes, et je tombe en avant. Dans ma chute, je fais une découverte qui me ranime un peu, mais avant d'en faire part à Emile, je fais vingt pas d'exploration, et je lui annonce joyeusement que nous sommes sauvés. En tombant, je m'étais frappé sur le bord d'un quai, et mon exploration me prouve que ce n'est pas un de ces petits quais comme l'on en voit dans ces environs, détachés du rivage et où les barges et les cages amarrent.

Nous contourrons le quai, gravissons la berge péniblement, et à quelques pas nous frappons à la porte d'une maison où brille une lumière. Nous entrons, et après explications, nous nous reposons. Il était minuit. Un punch très-chaud, nous fait beaucoup de bien, et sur notre demande, moyennant finances, nous obtenons des victuailles.

Une heure après, bien réconfortés et reposés, Emile propose que nous retournions à Ottawa. Rechaussant nos raquettes, nous sortons.

— Cette fois, dis-je à Emile, nous allons traverser

la rivière Outaouais en droite ligne, et nous prendrons au plus court, à travers le bois McKay, le chemin de chez nous.

Il y avait tout près de la rive d'Ontario une cabane de planches, sur la glace. Depuis longtemps, pour éviter de payer licence, certains gens s'établissent ainsi, l'hiver, et débitent aux passants de l'eau-de-vie.

Nous entrons prendre des cigares. En les allumant le cabaretier nous parle d'un Anglais qui s'était arrêté là, une demi-heure avant nous, un peu dans les brindes-zingues, et d'après les paroles qu'il avait laissé échapper notre homme comprit que l'Anglais avait une vilaine tâche sur les bras pour cette nuit-là : soit une visite à un cimetière—peut-être "Beechwood," peut-être "Notre-Dame"—d'où il devait enlever un sujet.

Nos cigares bien allumés, nous continuons notre route, montant la côte vis-à-vis, allant à travers bois, en arrière de la résidence de Son Excellence le gouverneur-général, d'un pas assez rapide vu notre fatigue, silencieux, ayant hâte de rentrer au foyer.

En débouchant sur la grande route du bois McKay, un peu en deçà de l'allée conduisant au cimetière Beechwood, nous apercevons un homme marchant courbé sous le faix d'un lourd sac blanc, aussi long que lui. Simultanément, nous nous disons tout bas :

— L'Anglais du cabaretier de tantôt !

D'un geste, je fais signe à Emile de rentrer sous bois, et je m'élançai vers l'individu, criant en anglais, grossissant ma voix autant que possible :

— Halte-là !

L'homme au grand sac blanc, ainsi interpellé, s'arrêta brusquement.

— Ne bougez pas ou vous êtes flambé. Emile, vise-le bien, et s'il fait mine de se sauver ou s'il veut se défendre, tire dessus.

— Ne crains rien, me répond Emile, je le tiens au bout de mon revolver.

— C'est moi pas comprendre, mes bons mesieu', bégaye notre homme en français, et tremblant.

— Il est inutile de feindre ou de jouer au plus fin avec nous, misérable, lui dis-je dans cette langue, nous te connaissons et nous venons déjouer tes plans.

— J'sais pas c'que vous voulez dire. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Il le demande, le misérable ! Où as-tu pris ce que tu tiens enveloppé dans ce grand sac blanc ?

— Ça ? Je l'ai gagné à deux milles d'ici, à la sueur d'mon front, pour bien dire ; ça fait trois jours que je travaille pour l'avoir, et comme j'ai pas d'voiture, i' faut ben que j'l'emporte sur mon dos.

— A deux milles ? Tu mens. Gagné à la sueur de ton front ? quel langage affreux. Heureusement que nous venons à temps t'arrêter dans ton vol sacrilège.

— Vol ! J'ai jamais volé d'ma vie. J'su' pauvre, mais j'su' honnête.

— Allons, trêve de paroles inutiles. Retourne au cimetière avec le cadavre que tu y as volé, ou sinon...

— Cadavre !... c'est pas un cadavre... c'est un cochon !... V'nez voir vous-même, et il ouvrit le sac blanc. J'l'ai gagné chez un fermier, à deux milles d'ici ; c'est mon salaire pour trois jours et demi d'travail. I' pèse cent livres et i' est temps qu'j'arrive, et j'en suis pas loin à c't'heure.

Il fallait bien se rendre à l'évidence. Un éclat de rire sonore d'Emile, à qui je me joins, assure le pauvre homme que nous lui ferons aucun mal.

En ce moment, la détonation d'une arme à feu, dans la direction du cimetière, vient arrêter notre hilarité.

Nous écoutons, et bientôt le bruit d'un traîneau tiré par un cheval galopant furieusement, et les claquements d'un fouet vigoureusement appliqué trouble de nouveau le silence de la nuit.

Tout à coup, au détour de l'allée le traîneau apparaît, et passe au milieu de nous comme une trombe, et nous eut écrasés certainement, si nous n'avions pas sauté hors du chemin.

Le traîneau disparaît au loin en un instant.

— C'est sans doute, dit Emile, l'Anglais de notre cabaretier.

Je suis de la même opinion.

Une heure plus tard, quoique brisé de fatigue, je dormais profondément, chez moi.

Le lendemain, et quelques jours après, je pouvais à peine marcher, ayant les jambes et les pieds endoloris après toute une nuit en raquettes, dans une neige peu propice à ce genre de sport.

Régis Roy

NOTES ET FAITS

La chaleur dans les appartements

Quel est le degré de chaleur qui doit régner dans les appartements en hiver ?

Dans les salles des hopitaux, la température est maintenue à 21 degrés centigrades environ, mais les personnes bien portantes supportent facilement quelques degrés de plus, surtout en temps de neige. Toutefois, les frileux se chauffent beaucoup plus que ne le demande un bon état sanitaire, et en aucun cas le thermomètre, dans l'appartement, ne doit dépasser 25 degrés.

Quant à la chaleur, c'est celle venant du foyer qui est la plus saine, et celle venant d'un calorifère qui l'est le moins. Celle d'un poêle tient le milieu entre les deux.

L'aiguille

L'histoire de l'aiguille, mais c'est l'histoire de la civilisation universelle ; c'est plus encore : c'est l'histoire de la femme elle-même, ce grand, cet éternel instrument de la civilisation,—comme le diable et après Dieu.

Le monde peut se passer de chemins de fer et de voitures même, de législateurs et même de lois ; mais le jour où l'aiguille aura disparu, le monde aura cessé d'exister.

La femme pourra se passer de bijoux et de bijoux—si difficile que cela puisse paraître aux sceptiques, dont je ne suis pas—elle ne pourra jamais se passer d'aiguille.

Une femme sans aiguille est une femme inutile, je dirai plus : une femme perdue.

“ Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, ” dit un vieil adage français.

“ Laisse-moi voir comment tu couds, dit un proverbe russe, et je te dirai ce que tu vaux. ”

L'aiguille, mais elle est tout dans la vie d'un peuple, comme elle est tout dans la vie d'une femme.

Questionnaire.—Fille ou garçon

Madame, Mademoiselle, préféreriez-vous être un garçon ?

A cette question, bien anodine, un journal recut des réponses comme suit :

—Si vous me connaissiez, vous comprendriez que je préfère être une femme.

—Demandez à la Rose si elle voudrait être un Chardon.

—Je préfère la royauté sans la couronne à la couronne sans la royauté ; seulement un seul jour, je voudrais être monsieur au lieu de Mademoiselle, pour le plaisir de demander ma main.

—Il n'y a peut-être pas une femme qui n'ait eu dans sa vie l'occasion de regretter de ne pas être un homme, moi la première.

—Beau garçon, oui, pour me moquer des filles.

—Oh ! oui, tout de suite, je suis laide.

—C'est charmant d'être fille, c'est si commode d'être un garçon ; vrai, la tentation est forte, mais je sais m'arranger : j'agis en femme et je pose en homme.

—Quand je me trouve avec des garçons, je suis contente d'être fille, mais dans la compagnie des filles, je ne serais pas fâchée d'être un garçon.

L'instruction des enfants

Une chose qui me surprend toujours est celle-ci : je suppose qu'un cultivateur ait plusieurs fils ; si l'un d'eux veut se faire médecin, avocat ou notaire, il fait d'abord un cours d'études et passe ensuite quatre ou cinq ans à suivre des cours spéciaux, à faire des études qui lui permettront de réussir dans le monde ; par contre, si l'un d'eux embrasse l'état de cultivateur, il est toujours assez instruit ; le père le retire le plus tôt possible ; il est à l'ouvrage du matin au soir, il n'a aucun temps pour étudier et acquérir des connaissances indispensables, aujourd'hui, à l'état de cultivateur.

Suivant moi, le cultivateur qui agit ainsi avec ses enfants n'agit pas avec justice. Le fils qu'il destine à une profession libérale est mieux partagé que celui qu'il destine à la culture de la terre. A l'un et à l'autre, il faut des connaissances nécessaires pour qu'ils puissent réussir dans l'état qu'ils ont choisi. Pourquoi les refuser à l'un et les procurer à l'autre ?

Le jour n'est pas loin où le cultivateur prospère sera le cultivateur instruit, celui qui ne travaillera pas en aveugle, mais avec raisonnement et science. Ce jour-là le cultivateur aura conquis sa véritable place dans les degrés de l'échelle sociale.

Les superstitions des pêcheurs anglais

Grâce au développement de l'instruction en France, on approche de plus en plus du moment où les superstitions ne seront plus qu'un souvenir. Déjà celles de nos ancêtres, des sauvages et des anciens nous font sourire, il en sera de même de beaucoup des nôtres.

Trop connus pour être rappelés : les couteaux mis en croix, le sel renversé sur la table, treize à table, sont des enfantillages qui ne laissent pas tout le monde indifférent.

A propos, le *Times* racontait dernièrement un fait des plus curieux, montrant bien que, chez les Français, il existe encore des superstitions très vives et que l'on sera longtemps à déraciner.

Le fait se passait dans un petit village de pêcheurs sur les côtes du Yorkshire, à Staiths. Jusqu'à une époque récente quand un bateau rencontrait une malchance prolongée, en perdant ses filets ou en ne prenant pas de poisson, c'était la coutume pour les femmes des patrons et matelots du bateau, de se réunir à minuit, de tuer un pigeon, d'en extraire le cœur pour le piquer avec des épingles sur toute la surface, et le rôtir ensuite sur de la braise allumée.

Cette opération attire, paraît-il, la malfaisante sorcière qui, par ses pratiques malicieuses, appelle sur le bateau tous les maux et tous les malheurs dont il est victime. Lorsque la sorcière est venue, on lui fait des cadeaux tous plus beaux les uns que les autres.

Quand un bateau reste plusieurs jours sans prendre de poissons, le premier qu'il prend est réservé pour être brûlé, au retour, en hommage aux destins. Toutes les bêtes à quatre pattes sont considérées comme portant malheur et parmi les quadrupèdes, c'est le cochon qui jouit de la plus mauvaise réputation. Et le nom de cet animal est en telle défaveur que lors de l'embarquement, et lorsqu'on monte les filets, si le nom du dit animal vient à être prononcé, les pêcheurs cessent immédiatement leur besogne et s'occupent à quelque autre travail, pendant un temps, pour détourner le mauvais présage, parfois même ils renonceraient entièrement à prendre la mer, pour la journée.

Si le pêcheur rencontre un chien ou un chat morts, en gagnant son bateau, il restera à la maison pour toute la journée ; si, en allant s'embarquer, portant ses lignes ou un paquet de filets, il rencontre une femme quelconque, fût-elle sa femme ou sa fille, il considère la rencontre comme étant de mauvais augure. Aussi les femmes ont-elles l'habitude, à une certaine distance, de se détourner, et de tourner le dos au pêcheur, pour lui épargner une impression désagréable. Si un pêcheur, envoie son fils lui chercher ses bottes de mer, il faut que ce dernier les rapporte sous son bras ; s'il avait le malheur de les porter sur l'épaule, le père se refuserait absolument à prendre la mer de toute la journée.

PROPOS DU DOCTEUR

LES TERREURS NATURELLES DES ENFANTS

L'enfant s'est endormi d'un sommeil quelquefois profond, plus souvent interrompu par des mouvements, par de l'agitation, par des sueurs. Après quelques heures, il se réveille tout à coup en sursaut, s'assied sur son lit, pousse des cris de terreur, pleure, parle de bêtes qu'il voit ou de personnes qui veulent lui faire du mal. C'est un rêve effrayant qu'il a fait et qu'il continue sous une forme nouvelle. Ses parents sont autour de lui pour le rassurer ; il les voit sans les reconnaître.

Au bout de quelques minutes, il se calme et se rendort ; la crise peut se répéter dans la même nuit ou la nuit suivante. Généralement, les terreurs nocturnes sont séparées par des intervalles assez longs, une ou plusieurs semaines.

Le lendemain, l'enfant se trouve bien, se rappelant ou ne se rappelant pas les objets de sa frayeur. En somme, les terreurs nocturnes ne sont que des rêves effrayants, comparables à ceux des autres âges.

Mais tandis que les adultes dominent leurs rêves, les enfants en bas âge en deviennent la proie.

Le traitement sera simple ; on insistera sur l'hygiène alimentaire des enfants, on rationnera les solides et surtout les liquides ; on refusera le café et les excitants. On proscriera les contes effrayants. Aux enfants constipés, on donnera des lavements ou des purgatifs.

Les bains tièdes sont à conseiller à cause de leur effet calmant ; ils doivent être quotidiens et prolongés. On pourra les donner le soir aux enfants ayant de fréquentes terreurs nocturnes ; chez ces mêmes enfants, on réduira au minimum le repas du soir, afin que l'estomac soit presque vide pour la nuit.

Et, maintenant que je suis arrivé au terme de cette causerie, ma conscience m'oblige à vous faire une confession pénible, ô mes lectrices, très pénible même pour mon amour-propre : cet article n'est pas de moi ; je l'ai copié mot à mot dans un livre qui se trouvait sur mon bureau : *Traité des maladies de l'enfance*, par le Dr Comby.

Vous voyez que sa lecture est à la portée du public et que toutes celles qui trouvent mes causeries trop incomplètes sauront, à l'avenir, où trouver les détails qu'elles chercheront.—DR AMBO.



Mme WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la *DYSPEPSIE*. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPARILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

CHOSSES ET AUTRES

— Une loi sera promulguée sous peu en Russie, interdisant d'infliger des châtimens corporels aux femmes exilées en Sibérie et de leur faire porter des fers pendant le voyage.

— Chaque fois qu'une banque tombe en faillite en Chine les autorités font couper la tête du directeur de la dite banque. Ce n'est pas surprenant après cela, qu'aucune banque n'ait failli en Chine depuis 500 ans.

— Le Saint Père vient de fonder à Rome un séminaire hindou, dans lequel seront élevés les indigènes de l'Hindoustan qui se destinent à l'état ecclésiastique. Léon XIII a consacré une somme de 500,000 francs à cette fondation.

— Au tirage de la Loterie du Peuple, le 14 courant, l'heureux gagnant du lot de \$250, portant le No 4014, est M. P. Daoust, épiciers, No 1130 rue Ste Catherine.

Au même tirage, le lot suivant de \$125, portant le No 66422, a été gagné par une dame Rosanna Verdon, épouse de M. F. Martineau, No 420 rue Drolet.

M. Louis E. Rochon, employé chez MM. E. A. Small et Cie, carré Victoria, a gagné un lot de \$25 avec le No 55,793.

M. L. A. Densault, demeurant au No 150 rue Richelieu, Ste Catherine, a lui aussi gagné de \$25 avec le billet portant le No 90,529.

LES CURES DE HOOD

En disant que la Sarssepareille de Hood guérit, ses propriétaires ne font pas de vaine ni extravagante réclame. Les témoignages de milliers de personnes dignes de foi, sur ce qu'a fait pour elles la Sarssepareille de Hood, prouvent abondamment ce fait : "la Sarssepareille de Hood guérit.

Les Pilules de Hood agissent particulièrement sur le foie, le réveillant de sa torpeur pour le rappeler à ses fonctions naturelles ; elles guérissent la constipation et activent la digestion.

LA LOTERIE MONT-ROYAL

Au tirage du 1er courant, le lot de \$625.00, billet No 62 791, a été gagné par un pauvre cultivateur, de St-Zacharie, comté de Beauce, du nom de François Gagné.

Ce n'est que le 14 François Gagné s'est présenté aux bureaux de la loterie, pour toucher son lot.

A son arrivée à Montréal, il apprit le jugement qui frappait la loterie et quelques amis lui exprimèrent la crainte qu'il pourrait bien éprouver des difficultés pour le paiement de son lot. Il ridiculisa, avec raison, ces appréhensions, et il compte bien dissiper l'inquiétude de ses amis.

Les clients de la Loterie Mont-Royal peuvent être certains qu'ayant intenté appel du jugement du magistrat Desnoyers, la loterie continuera ses tirages tant que la décision d'un tribunal supérieur n'aura pas été rendue.

La Loterie Mont-Royal a déjà subi plus d'un assaut. Elle est aguerrie et ne craint pas les luttes maladroites de ses adversaires dont le seul effet, jusqu'ici, a été d'augmenter les sympathies du public pour sa cause.

Prochain tirage : 1^{er} mars.

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
**SHILOH'S
CURE.**
Remède contre la toux
25c, 50c, \$1
Guérit la Consommation, la Toux, le
Croup, les Maux de Gorge. En vente
par tous les pharmaciens avec garantie.

LOTÉRIE DU PEUPLE
LA SEULE AUTORISÉE
PAR LA LEGISLATURE DE QUEBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents
PROCHAIN TIRAGE
Mardi, le 28 Février 1893

PRIX CAPITAL \$1,500.00

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant....	\$1,500.00	\$1,500.00
1 do	500.00	500.00
1 do	250.00	250.00
1 do	125.00	125.00
2 Lots valant....	50.00	100.00
5 do	25.00	125.00
25 do	5.00	125.00
100 do	2.50	250.00
200 do	1.50	300.00
500 do	1.00	500.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant....	\$2.50	\$250.00
100 do	1.50	150.00
100 do	1.00	100.00
999 do50	499.50
999 do50	499.50

3134 Lots valant.....\$5,274.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent
P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant
On demande des Agents.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE MÉTHODE NOUVELLE
Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee
2269, RUE STE-CATHERINE

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées. 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.
Directrice : Mme LOUISE D'ALG,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE
Une machine à tricoter,
BON MARCHÉ
S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

DRS MATHIEU & BERNIER
Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais
Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

**RENAUD, KING
AND
PATTERSON**
MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail
652, Rue Craig, 652

P. S. — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert de Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais dégoûtée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Fermales Porons Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants et les familles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois et du 1^{er} juin. Paris et départemens, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris France

Scientific American
Agency for
PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins de l'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu sem-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachées dans les annonces.

Ed. E. E. E.
J. E. E.
M. E. E.

Commissaire
Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Jno. M. O'Connor, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu
à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 14 MARS 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75 00 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 est.....	5,000
5 PRIX DE 1 000 est.....	5,000
25 PRIX DE 300 est.....	7,500
100 PRIX DE 200 est.....	20,000
200 PRIX DE 100 est.....	20,000
300 PRIX DE 60 est.....	18,000
500 PRIX DE 40 est.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 60 sont.....	6,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX
1,998 PRIX DE 20 sont..... 39,96
3,434 prix se montant à..... \$265,460

PRIX DES BILLETS:
Le billet \$5; Deux cinquitième \$2; Un cinquitième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs : 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requis partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express et nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible
Le congrès avant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUS les tirages nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.
Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

— Nous devons nous être égarés, fit-il d'un air profondément anxieux à ses compagnons, en leur communiquant le résultat de ses réflexions.

— J'y pensais répondit simplement Olivier.

— Que faire alors ? fit Laurent qui ne songeait qu'au salut de son maître. Le plus prudent ne serait-il pas de rebrousser chemin ?

— Nous risquons fort, en effet, de ne pouvoir retrouver la véritable route, répondit Dick. Les renseignements que Willigo nous a fait parvenir par Koanook sont trop incomplets pour que nous puissions renouveler cette tentative avec quelque espoir de succès ; et puis, cette promenade à travers des excavations inconnues, dans le centre de la terre, n'est point sans danger ; nous pouvons tout d'un coup rencontrer un sol de sables mouvants et rouler au fond de quelque abîme, d'où nous ne pourrions plus remonter, si nous n'avions pas la chance de nous y briser les reins. Il est vrai que, d'un autre côté, nous nous exposons à tomber au milieu des Dundarups ; mais mieux vaut la lutte à ciel ouvert que cette excursion sans fin, au milieu de ces excavations souterraines, où nous pouvons finir par nous égarer.

— Si je n'écoutais que mes nerfs, mon cher Dick, répondit Olivier, je me rangerais de suite à votre opinion, car cela est ridicule, insensé, je l'avoue, mais cette voûte souterraine me pèse sur le crâne comme le couvercle d'un tombeau. Je préférerais cent fois marcher contre une batterie chargée à mitraille... Affaire de tempérament. Cependant, malgré mon désir ardent de me retrouver au grand jour, j'estime que nous aurions peut-être tort de céder aussi vite à une première impression. Qui nous dit que nous ne sommes pas au bout de nos efforts, et qu'avant vingt minutes, une demi-heure, peut-être, nous n'apercevrons pas tout à coup la voûte étoilée du ciel, car le soleil doit être couché depuis une heure environ ? Je suis donc d'avis que nous continuons notre marche en avant pendant un certain temps encore, que nous allons fixer, quitte à suivre ensuite votre idée, mon cher Dick, si cette dernière tentative n'obtient pas de résultat.

— Je voudrais pouvoir me rendre à votre avis, monsieur le comte, fit le Canadien en secouant la tête, mais le soin de notre sûreté m'oblige à vous dire que, depuis longtemps, je me donne de ces sursis d'un quart d'heure, d'une demi-heure, me promettant chaque fois de vous proposer de revenir en arrière en cas d'insuccès. Dans ma croyance formelle, nous courons au-devant d'une nouvelle déception. Voyez, nous n'avons pas cessé de descendre, et la pente du chemin s'accroît encore de minute en minute dans le même sens, au lieu de tendre à remonter. J'estime qu'il y a un véritable danger à persister dans notre marche en avant.

— J'ignorais ces détails, mon cher Dick ; maintenant je n'ai garde d'insister, votre proposition est certainement la plus sage.

— Si nous consultions John Gilping ?

— Cet ivrogne prêcheur ? fit Olivier avec un rire discret.

— Vous ne connaissez pas le type anglo-saxon, répliqua Dick ; l'ivrognerie est, chez les Anglais, un vice national qui s'allie parfaitement avec la science et les plus hautes positions. Si l'on disait chez vous qu'un membre de l'Institut, un magistrat de la cour suprême ou un général s'enferme tranquillement chez lui le soir pour se griser, cela vous paraîtrait une monstruosité. Chez les Anglais, cela est tellement dans les mœurs que nul n'y fait attention. Ainsi chez nous, au Canada, parmi les gouverneurs généraux que l'Angleterre nous a envoyés, on cite comme des raretés ceux qui étaient en état de donner une audience passée huit heures du soir, et cet original, qui mêle la Bible et le whisky en tous les actes de sa vie, n'est pas une exception, mais un type fort commun de cette race brutale et égoïste, rapace et intolérante, forte surtout par sa cohésion et son unité. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'il puisse allier l'ivrognerie et la science, et comme il a été envoyé par la Société royale de Londres pour faire des études de minéralogie, je ne serais pas surpris qu'il fût à même de nous donner un bon conseil ; je vais, au surplus, l'interroger moi-même.

John Gilping était à peu près rentré en possession de lui-même. Mis au courant de la question, il déclara, après avoir examiné les lieux avec attention, qu'on se trouvait au milieu d'un énorme bouleversement géologique dû à une série d'éruptions volcaniques, qui avait produit cette succession de failles, fissures, grottes fendues, cavernes et boyaux qui pouvaient s'étendre fort loin sous terre, mais dont pas un, à son avis, ne devait affleurer au sol.

— Les laves volcaniques, dit-il, parcourent quelquefois dans la croûte centrale d'immenses étendues avant d'arriver à l'ouverture du volcan qui leur permet de lancer au dehors leurs matières en fusion, et nous pourrions voyager des jours et des mois même au milieu de cet inextricable dédale sans en voir la fin, et sans pouvoir surtout remonter à la surface du sol. Les kra-fenoua ou terres fendues d'Australie ne sont que de longues crevasses qui se sont produites par contre coup dans l'écorce superficielle et, à moins d'un hasard, elles ne communiquent pas avec les excavations contrales.

— Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer ? interrompit le Canadien.

— L'absence de lave dans les kra-fenoua. Or, cette matière en fusion n'eût pas manqué de profiter de ces communications pour émerger au dehors.

Il n'y avait rien à répondre.

— Cependant, hasarda Dick, comment se fait-il que le kra-fenoua dans lequel nous sommes descendus nous ait conduits au milieu de ces excavations ?

— C'est bien simple, répondit Gilping ; la tranchée superficielle, sorte de simple déchirure du sol, et les excavations souterraines existaient déjà indépendantes et sans communication, mais ces dernières au-dessous de la première ; un simple tremblement de terre, comme il y en a si souvent dans ces contrées, a suffi pour produire un éboulement qui les a mis en communication sur un point, et cet éboulement a dû se produire naturellement dans l'excavation qui s'était le plus rapprochée de la surface du sol. Partis donc de la crevasse superficielle, nous sommes arrivés dans l'excavation où ce mouvement s'est produit en nous laissant glisser, vous vous en souvenez, sur une pente rapide qui indique l'éboulement ; mais à dater de ce moment, nous nous sommes constamment éloignés de la tranchée correspondant à la crevasse supérieure, car la pente suivie par nous ayant toujours été d'environ un mètre sur dix, nous sommes en ce moment à quinze ou dix-huit cents mètres dans le centre de la terre et obligés, par conséquent, de retrouver une pente ascensionnelle égale pour revenir au jour.

C'était net, concis et d'une logique indiscutable.

Gilping ajouta :

— Il y a longtemps que je me suis aperçu de cela ; chaque porphyre, chaque basalte, chaque calcaire marmoréen ou granitoïde me parlait un langage qui m'est familier, et j'assistais sans rien dire au développement d'un des plus beaux mouvements volcaniques intérieurs qu'on puisse voir, m'inquiétant peu, dans ma joie de géologue, de savoir où nous allions, car à voir l'assurance avec laquelle vous marchiez, vous deviez connaître votre chemin ; mais maintenant que vous m'avouez votre embarras, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, c'est de revenir rapidement sur nos pas, car l'inspection des lieux et mon odorat surtout m'avertissent que nous ne sommes pas loin de quelque lac de natron ou de naphte, dans lequel nous pouvons tomber sans nous en apercevoir.

John Gilping finissait à peine de prononcer ces paroles qu'une épouvantable détonation ébranla le souterrain tout entier, et un courant d'air d'une violence extrême, traversant le sombre couloir, renversa violemment nos pionniers sur le sol ; le fanal roula des mains de Laurent et s'éteignit.

Et, seule au milieu du silence qui suivit cette terrible explosion, la voix grave de Gilping se fit entendre :

— Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de votre serviteur, s'il est dans vos desseins de le rappeler à vous....

Ces paroles du Psalmiste, qui tombaient dans la nuit, avaient en ce moment quelque chose de grand et de sublime.

John Gilping n'était plus ridicule !

Le premier moment de stupeur passé, une voix se fit entendre immédiatement, celle du Canadien :

— Etes-vous blessé, monsieur le comte ? s'écriait-elle d'un ton plein d'anxiété.

— Heureusement non, mon brave ami, répondit le jeune homme.

— Dieu soit loué ! exclama Laurent, et moi qui ai laissé tomber le fanal ; qu'allons-nous devenir ?

— Ce n'est rien, continua Dick, cela peut se réparer...., et vous M. Gilping, ne vous est-il rien arrivé ?

— Et l'Éternel a dit : " Je sauverai mon serviteur du plus profond des enfers, " répondit Gilping. Merci, M. Dick, je suis sain et sauf.

Mais déjà le Canadien s'était relevé et avait allumé une de ces bougies américaines soufrées et garnies de phosphore comme nos petites allumettes, et pouvant durer dix minutes ; ramasser le fagot et le remettre en état fut l'affaire d'un instant.

A peine sa lumière éclaira-t-elle le visage de nos pionniers pâlis par la stupeur et la terrible commotion qui les avait roulés sur le sol, que la même parole s'échappa de toutes les bouches :

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui a pu produire une pareille détonation ?

— Ne croyez-vous pas, monsieur Gilping, hasarda Olivier, que ce puisse être une explosion de gaz accumulé dans une des excavations inférieures ?

— C'est impossible, monsieur, répondit le géologue ; il y a des milliers, des centaines de mille ans, peut-être, que le silence s'est fait dans ces contrées souterraines : les accidents que nous avons sous les yeux datent de la fin de la période secondaire ; ce sont des coulées de laves intérieures qui ont parcouru d'immenses espaces avant d'arriver au dehors, car il n'y a pas trace de volcans dans ces contrées ; il est même probable qu'elles ne se sont fait jour que dans l'Océan, donnant ainsi naissance à cette grande quantité de rochers et îlots stériles que l'on rencontre sur la côte ouest de l'Australie.

— Alors vous croyez que ces excavations peuvent se continuer pendant des centaines de lieues jusqu'à la mer ?

— Cela n'a rien d'improbable : la croûte terrestre n'est compacte qu'à la surface ; à mesure qu'on gagne les grandes profondeurs, les failles, les excavations, les soufflures se multiplient, vides naturels qui se sont formés

par les compressions de gaz et des vapeurs d'eau au moment du refroidissement des matières en fusion. Un dernier fait s'oppose encore à ce que la détonation que nous venons d'entendre soit le produit d'une explosion gazeuse ; nous eussions été immédiatement asphyxiés par l'invasion des vapeurs délétères de cette galerie.

—Ma supposition est entièrement détruite par vos explications, si claires et si plausibles qu'il n'y a rien à répliquer, M. Gilping, fit Olivier.

—Elle est encore renversée, continua imperturbablement l'Anglais, par une autre raison qui va vous servir également à découvrir les causes de l'explosion : ce courant d'air qui nous a si violemment rejetés sur la terre ne venait pas des profondeurs du sol, mais bien du long conduit souterrain que nous venons de parcourir. Chacun de nous n'a qu'à se rendre compte de la manière dont le choc s'est produit pour apprécier la direction du courant.

—C'est vrai, fit le Canadien ; j'ai été renversé sur le dos, et je faisais face à la route que nous venons de suivre.

Chacun de nos fugitifs avait constaté le même fait, Olivier reprit :

—Vous venez de nous dire, monsieur, que ces dernières considérations nous aideraient à découvrir la nature de la terrible explosion que nous venons d'entendre ?

—C'est vrai, et en éliminant une à une toutes les suppositions que j'ai reconnues impossibles, je suis arrivé rapidement à me persuader qu'une main étrange...

—Achevez, de grâce.

—À l'aide de quelques livres de poudre, vient de faire sauter, à une certaine distance de nous, la voûte de l'excavation dans laquelle nous nous sommes engagés depuis plusieurs heures, sans doute pour nous enlever toute possibilité de retour.

Prononcées avec le plus grand sang-froid par John Gilping, ces paroles tombèrent comme un coup de foudre au milieu de la petite troupe, y produisant des effets différents, selon le tempérament de chacun.

À cette terrible révélation, que ni l'un ni l'autre, à raison des soupçons qu'ils avaient conçus, ne fut porté à révoquer en doute, Laurent et le Canadien ne songèrent immédiatement qu'à leur maître et ami.

Quant à Olivier, malgré tout son courage, ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il répondit :

—Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez, monsieur ?

—Oh ! absolument sûr, répliqua Gilping. Tenez, l'odeur de la poudre, qui n'a pas trouvé à s'échapper par une autre voie, commence à nous envahir maintenant.

Devant ce fait brutal, le moindre doute était difficile à conserver.

—Alors, nous sommes perdus !

—Je n'en sais rien ; je n'affirme qu'une chose : on a fait sauter le souterrain, à vous maintenant de voir ce que vous avez à faire.

—Mais qui donc peut avoir intérêt ?...

—Qui donc, monsieur le comte ? fit le Canadien... Est-ce que vous ne devinez pas d'où part ce coup terrible, un coup de maître, par exemple ?

—J'ai beau me creuser le cerveau, je suis obligé de reconnaître mon ignorance.

—Ne cherchez pas plus longtemps. Ceux qui vous ont poursuivi de leur haine à Saint-Petersbourg et à Paris, qui vous ont accompagné en Australie, et depuis notre départ de Melbourne nous suivent à la piste avec les bush-rangers qu'ils ont engagés ; ceux enfin qui ont lancé contre nous les Dundarups pour essayer de nous faire massacrer tout en restant dans l'ombre, sont seuls capables d'avoir conçu et mené à bien un pareil attentat.

CHAPITRE IV

Encore les invisibles.—Terrible douleur.—Le lunch de John Gilping.—Blackwell aud Cross. La délibération.—Obstacles insurmontables.—Plus d'espoir. L'éboulement.—Qu'est devenu l'Agile noir ?

De prime d'abord, les déclarations du Canadien ne convinrent pas Olivier, il croyait avoir si bien pris ses précautions en quittant la France qu'il ne pouvait s'imaginer que ses ennemis avaient pu suivre ses traces ; cependant, quand assisté de Laurent, dont la conviction était faite depuis sa conversation avec lui, le vieux trappeur eut expliqué au jeune homme toute l'étrangeté de conduite des bush-rangers, quand il lui eut démontré que de véritables batteurs de Buisson, au lieu de chercher à les supprimer par tous les moyens possibles, ce qui était sans profit pour eux, les eussent au contraire suivis jusqu'au *placer*, argument dont Laurent avait immédiatement saisi la valeur, Olivier commença à apercevoir l'enchaînement fatal qui existait entre les événements mystérieux d'Europe et ceux tout aussi étranges d'Australie.

—Je crois que vous avez touché juste, mon pauvre Dick, lui dit-il ; mais jamais je n'aurais pensé que ceux qui m'ont juré une haine à mort fussent si puissants et surtout si habiles... Ainsi, c'est moi, moi seul qui aurai causé notre perte !... Pardonnez-moi, Dick ; pardonnez-moi, Laurent, mon fidèle serviteur, et vous, M. Gilping !...

Le jeune homme ne put achever sa phrase : les sanglots qui lui montaient à la gorge l'étouffaient : il se laissa tomber sur un quartier de roche et se prit à pleurer...

—Ainsi, murmurait-il, je porte malheur à tous ce qui m'approche, à tout ce que j'aime ! Si du moins cette vengeance occulte ne s'exerçait que

sur moi, si elle prenait pas à tâche de frapper sur des innocents ! Maria Federowna est emprisonnée dans un couvent, son père exilé en Sibérie, et, comme si ce n'était pas déjà assez, voilà que j'entraîne de nouvelles victimes dans la voie maudite que je parcours !

Dick et Laurent, respectant sa douleur, se tenaient à quelques pas de lui, immobiles et silencieux : le meilleur moyen de calmer son chagrin était de le laisser s'exhaler d'abord en toute liberté...

Au bout de quelques instants, Olivier sembla se calmer un peu : il réfléchissait.

Tout à coup, il se leva.

—Ainsi, dit-il, nous allons mourir stupidement à six mille pieds sous terre, d'une mort inutile, ignorée de ceux qui nous aiment !

—Calmez-vous, je vous prie, mon cher maître ; tout espoir n'est pas perdu encore, lui dit Laurent.

—Non ! non ! nous ferons des miracles, pour vous sauver !

—Nobles cœur ! répondit le jeune homme en leur pressant les mains, la mort ne me fait point peur. J'ai accepté la lutte ; j'aurais dû prévoir ce qui m'arrive ; tôt ou tard, ici ou là, je devais succomber ; les forces étaient trop inégales, et puis je combats à visage découvert, et eux, ils se nomment les Invisibles, ils ne marchent que par pièges et guet-apens, les armes des lâches. Oui, j'étais condamné ; aussi bien, du premier jour j'avais fait le sacrifice de ma vie ; mais vous, vous !... Pourquoi vous ai-je entraînés dans ma folle entreprise ? Ah ! vous ne savez pas comme la mort de deux... de trois innocents pèse aux dernières heures qui me restent à vivre !



Alors nous sommes perdus !—Page 36, col. 1

—Grâce à Dieu, fit le Canadien de sa voix sonore et sympathique, nous n'en sommes pas encore là ; mais si nous devons faire le dernier pas ensemble, eh bien ! je serai heureux de voir le vœu de mon vieux père réalisé :

—Dick, si jamais un Lauraguais d'Entraigues a besoin de ta vie, souviens-toi qu'elle lui appartient.

À bout d'émotions, Olivier se laissa tomber dans les bras du Canadien et eut une nouvelle crise de larmes sur la poitrine du géant, qui l'ayant pris dans ses bras, le berçait comme un enfant. Agenouillé et lui tenant les mains, Laurent lui disait :

—Et moi donc, maître, croyez-vous qu'il y ait sur terre un plus grand bonheur pour moi que de mourir à vos côtés ?

Gilping lui-même était ému.

C'était l'heure de son lunch, et les circonstances les plus solennelles, l'échafaud même, ne lui eussent pas fait oublier les moments spéciaux où il avait coutume de réparer les forces de son individu. Comme il le disait souvent : "Ventre creux, tête vide," ce qui signifiait qu'à jeun il n'avait pas d'idée. Aussi, pendant cet émouvant entretien, avait-il pris dans ses bagages une demi-douzaine de biscuits secs, une tranche de chester mis en boîte pour l'exportation, et s'employait-il sérieusement à rendre du ton et de la force à ses muscles. Mais le spectacle qu'il avait sous les yeux, cette fois, ne l'avait pas laissé insensible, et tout en mangeant à pleines bouchées, on l'entendait murmurer :

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

Jean frappa, entra et prévint qu'un déjeuner froid était servi.

—J'ai pensé, malgré monsieur, que monsieur serait trop faible s'il s'en allait ainsi, sans prendre quelque chose, ne fût-ce qu'un verre de vin.

—Vous avez bien fait.

Il passa dans la salle à manger, mais son estomac serré se refusait à absorber de la nourriture. Il but coup sur coup deux ou trois verres de vin. Un peu de rougeur lui monta aux joues.

—Jean a raison, dit-il, cela m'a fait du bien.

La voiture était attelée, un petit duc qui leur avait servi souvent à Beaufort et à lui lorsqu'ils partaient ainsi pour la chasse. Daguerre y pensa. Un froid sourire erra sur ses lèvres. Dans cette âme n'entraînait ni pitié, ni remords.

Il se sentait traqué et menacé. Il tournait toutes ses facultés vers sa défense. Et nul autre sentiment que celui de son salut ne pouvait pénétrer dans son cœur desséché.

Il faisait, nous l'avons dit, ou plutôt il allait faire une matinée radieuse, un peu froide. Le soleil levant chassait les brumes.

En sortant par la grille que nos lecteurs connaissent, Daguerre, ainsi qu'il avait fait la veille, eut soin d'inspecter les environs, longtemps, avec une attention soutenue.

Il ne vit rien de suspect.

La plaine était déserte et l'œil embrassait au loin. Il rendit la main et le cheval partit d'un grand trot allongé vers la forêt.

En chemin, il rencontra quelques ouvriers qui se dirigeaient vers Creil, quelques paysans qui allaient aux labours, quelques voitures se rendant au marché. Ce fut tout.

Chaque visage était par lui examiné d'un coup d'œil.

Il se rassura.

—Enfoncé, le docteur Gérard, murmura-t-il... enfoncé, mon fils.

Il ne se sentait pas trop fatigué, bien que la route fût assez mauvaise. Il avait choisi exprès une voiture à quatre roues, afin d'être moins secoué, car sa blessure le faisait souffrir à chaque cahot. Il ne doutait plus du succès de son entreprise.

Bientôt il atteignit la forêt.

Il suivait, —sinistre coïncidence,—le chemin par où, quelques semaines auparavant, s'était engagée la voiture qui conduisait à la Novice Valognes et Beaufort.

Il y pensa et, malgré son cynisme, sa pâleur devint plus grande.

Il ferma involontairement les yeux quand la voiture passa à l'endroit même où Valognes avait été tué.

C'était là, sous les pieds du cheval, que le pauvre homme était tombé.

La mare de sang n'était plus visible, depuis longtemps. Le sable l'avait recouverte peu à peu. Ici, à sa droite, lui, Daguerre, avait attendu, caché dans les broussailles sur le monticule derrière lequel était la Mare aux Biches.

S'il lui avait prit la fantaisie de descendre, il aurait pu certainement reconnaître le trajet fait par ses deux balles dans les branches, avant d'atteindre, la première Valognes, la seconde Beaufort.

Il fouetta le cheval qui partit au galop.

Cent mètres plus loin, c'était l'endroit où la voiture s'était abattue, alors que Beaufort, par la secousse, était projeté dans le bois.

C'était là, près de ces bouleaux, qu'avait roulé la précieuse valise contenant la fortune convoitée.

C'était là, devant lui, qu'il l'avait ramassée, tout en se tenant aux arbres pour ne pas tomber, tellement sa blessure le faisait souffrir et en se mordant les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier.

Nuit horrible !

Et en retraversant ce chemin, en reconnaissant ces détails, en rêvant cette nuit, pour ainsi dire, Daguerre s'en venait à éprouver je ne sais quelle sensation effroyable de triomphe.

Il avait déjoué les investigations, alors que sa blessure pouvait le perdre ! Il avait trompé la justice ! Il avait forcé au silence le docteur Gérard, pris entre son devoir et son affection, son honneur et sa pitié, comme par les mâchoires d'une tenaille.

Oui, il triomphait ! N'avait-il pas le droit d'être fier ?

Et il approchait du dénouement...

Il laissa son cheval faire encore quelque cent mètres, puis prenant un étroit chemin à peine assez large pour la voiture, il s'enfonça dans les feuillages que le vent froid de l'automne avait déjà touchés de son aile d'or.

Quand il jugea que, du chemin, la voiture serait complètement invisible, il descendit. Il attacha le cheval à un arbre ; puis s'engagea sous le couvert.

Il se dirigeait vers la Mare aux Biches, parcourant en sens inverse le trajet fait déjà par lui la nuit du meurtre.

Mais à ce moment il ne réfléchissait plus.

L'heure d'agir était venue.

Bientôt il fut au monticule d'où il avait tiré sur Valognes et Beaufort.

Il descendit. Quelques mètres plus loin, la Mare aux Biches éclatait sous le ruissellement du soleil.

Il s'arrêta avant de se montrer à découvert.

Une vague et indéfinissable crainte venait de l'envahir.

Il écouta si on ne le suivait pas.

Un peu de vent passait dans les arbres, brise matinale qui faisait tomber dans les bruyères toutes les gouttes de rosée amassées par la nuit à la pointe des feuilles.

Il n'entendit rien.

Alors il sortit des broussailles et se dirigea vers la mare...

A cette même heure, à ce même endroit de la forêt où les singulières circonstances dont nous avons fait le récit venaient de les réunir, que faisait Glou-Glou ? — que faisait aussi l'agent Pinson ? ...

Pinson se tenait immobile dans son massif de fougères, ne perdant pas de vue le joueur d'orgue endormi.

Celui-ci dormait toujours, ronflait toujours.

Et à force d'immobilité, Pinson sentait ses jambes s'engourdir.

Tout à coup, l'agent avance un peu la tête.

Il a entendu un léger bruit.

Quel bruit ? ... Est-ce un lapin qui sort du terrier et déboule dans les broussailles ? Est-ce un faisan qui vient à la mare ? Est-ce quelque lièvre ou quelque chevreuil ?

—Ou bien, se demande-t-il anxieux, est-ce une créature humaine ?

Il écarte avec précaution des fougères pour mieux voir. Le bruit cesse. L'aurait-on surpris ? A-t-il été vu ou entendu ?

Il écoute de nouveau, concentrant de ce côté-là toute son attention.

De nouveau le même bruit se fait entendre.

—C'est le pas d'un homme et ce n'est pas Glou-Glou. Ce ne peut-être que quelque braconnier. L'endroit est bon pour un affût... le bord de la mare est piétiné par les biches, les cerfs et les chevreuils.

Il s'était posté pour ne point perdre Glou-Glou de vue.

Mais ce bruit qu'il percevait partait de derrière lui.

Et derrière lui, c'étaient des broussailles inextricables, à travers lesquelles il n'était pas possible de distinguer, même un animal, même un homme.

—Si je sors de mes fougères, je me montre, se dit le faux Alsacien, si je ne sors pas, je ne vois rien, que faire ? ...

Il était perplexe. Il se tint coi.

Ayant tout à coup tourné la tête vers le joueur d'orgue, il remarqua que celui-ci n'occupait plus la même place.

Glou-Glou venait de se réveiller et s'était dressé.

Les yeux encore endormis, la tête toujours bien lourde, il était aveuglé par la réverbération des rayons du soleil dans la mare.

Il semblait réfléchir profondément et pour la seconde fois se demander—comme quelques heures auparavant près de l'auberge—où il pouvait bien être.

Il était encore fatigué sans doute, car il se recoucha, le regard fixé sur les eaux calmes.

Cette fois il ne dormait plus.

Et son attention semblait être ardemment fixée sur un point invisible à Pinson.

—Il se passe ici quelque chose que je ne comprends pas, se disait l'agent... Glou-Glou a les yeux brillant d'une façon singulière ; on dirait vraiment une bête fauve qui guette sa proie ! ... Ah ! si je pouvais m'avancer un peu... sans qu'on m'entende... Je devinerais peut-être... Mais voilà, je me suis trop bien caché...

Il essaya cependant, en se trainant sur la mousse. Quand il faisait craquer une branche morte, il s'arrêtait.

A force de patience, de précaution, il arriva jusqu'au bord des broussailles qui interceptaient sa vue.

Il resta courbé, mais il avança la tête...

Un homme était là, près de la mare, lui tournant le dos... Cet homme se dirigeait vers l'eau stagnante, au milieu de laquelle se trouvait une touffe de grands roseaux que la brise du matin faisait osciller lentement.

—Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ? se demanda Pinson.

Daguerre avait les pieds dans l'eau. Bientôt il eut de l'eau jusqu'aux chevilles. Bientôt il en eut jusqu'à mi-jambes...

Et en face de lui, de l'autre côté de la mare, Pinson voyait distinctement Glou-Glou qui dévorait Daguerre des yeux.

—Ça me semble très intéressant, murmura l'agent, mais je n'y comprends goutte. Pourquoi Glou-Glou le surveille-t-il, avec autant d'attention ? Y a-t-il à cela un motif secret ? ... Est-ce curiosité pure ? ... Y a-t-il préméditation de sa part ? ou bien est-ce le hasard ?

Et pendant que Daguerre avançait toujours :

—Eh ! l'autre, quelle d'idée de venir prendre un bain de pied, à cette heure, dans une mare boueuse où il n'y a que des sangues et des grenouilles ? ... Et sans seulement retirer ses chaussures.

Tout à coup, la scène change.

Daguerre vient de tressailler,—comme averti par le fluide magnétique

qui se dégage de ce double regard qui le couvre,—Glou-Glou en avant, Pinson en arrière....

Il a relevé la tête, et ses yeux, sans que rien l'eût attiré de ce côté-là, allèrent tomber sur les yeux de Glou-Glou....

Ces deux regards se croisent et il est facile de deviner l'épouvante de Daguerre au frémissement qui secoue son corps.

Il se sent défaillir, ses jambes tremblent.

Mais à cette minute mortelle, le sang-froid ne l'abandonne pas. Il joue sa vie en cet instant. Son regard se baisse, et devient indifférent comme s'il n'avait rien vu.

Et après être resté là quelques secondes encore, revient sur ses pas lentement.... il parcourt la berge de la mare, penché vers le sol, comme s'il avait voulu y chercher les traces des animaux sauvages.

Puis il tire un étui de sa poche, allume un cigare, sans se presser, et remonte vers les broussailles.

Là, il disparaît !

Il remonte en voiture, regagne le grand chemin et le voilà reparti vers Creil. Des frissons de fièvre l'agitent. Ses dents claquent et les tremblements de ses mains se répercutent sur les guides du cheval qui va de droite et de gauche, semblant ainsi reproduire toutes les incertitudes de l'esprit de celui qui le conduit.

Que se passe-t-il en Daguerre ?

Pour le moment, il ne ressent rien que de l'épouvante.... mais une épouvante atroce, malade.... qui l'annihile, le rend impuissant et lui donne seulement l'envie de fuir loin de cette forêt.

Une seconde de plus tout à l'heure, et il était perdu.

Il retirait de la mare, de la boue, dans la touffe des hauts joncs vers laquelle il se dirigeait, les pieds dans l'eau, il retirait la valise de cuir de Valognes et toute cette fortune, cause de son crime.

Et comment expliquer cette étrange aventure ? Comment se justifier ? N'était-ce pas, en quelque sorte, un flagrant délit ?....

Et il tremblait violemment au souvenir du danger qu'il venait de courir.

Quand il eut repris un peu de courage, quand il fut sorti de la forêt, il essaya de réfléchir sur sa situation.

Que faisait là ce joueur d'orgue ?

Était-ce le hasard de son vagabondage qui l'avait amené près de la Mare aux Biches ? C'était lui qu'il avait rencontré la veille, qui s'était proposé comme porte-carnier ! C'était lui qu'il avait rencontré aussi, alors que, à bout de forces, il essayait de reprendre haleine sur le tas de pierres, au bord de la route. C'était lui qu'il avait rencontré, dans des circonstances identiques, la nuit de l'assassinat de Valognes.

Et il en venait à douter que ce fût le hasard seulement qui eût produit ces rencontres.

Jan-Jot, lié avec Gérard, n'avait-il pas la mission de le surveiller ?

Mais comment pouvait-il avoir été suivi puisqu'il n'avait rien remarqué derrière lui, en chemin, et si bon coureur qu'il fût, un homme ne peut suivre longtemps une voiture filant au trot d'un bon cheval. Dès lors Glou-Glou se trouvait donc à la mare avant son arrivée ? L'y attendait-il ? ou bien était-il là pour braconner simplement.

Autant de questions graves, de la dernière importance pour lui, puisque de toutes dépendait sa liberté.

Il raisonnait encore :

—Si Glou-Glou est venu là pour braconner, c'est qu'il ne se doute de rien. Alors, je puis continuer d'être tranquille. S'il m'a précédé, c'est qu'il connaît la cachette de la valise dans la mare.... Mais comment l'aurait-on découverte ? Impossible.... Ah ! si je l'avais enterrée dans le bois, comme j'aurais remué le sable, les feuilles, la bruyère, la découvrir eût été chose facile, peut-être.... mais dans la boue.... au milieu de cet étang....

Il commençait à se rassurer. Il respira largement.

—Cette idée me tranquillise. Glou-Glou était bien là pour dormir, ou pour guetter quelque chevreuil. Il m'a vu, et il me regardait avec une curiosité toute naturelle. Je me suis effrayé pour rien.

Lorsqu'il rentra, il avait recouvert tout son courage.

—Allons ! disait-il.... C'est à recommencer, voilà tout. Je recommencerai donc, et je serai prudent.

Les domestiques furent très surpris de le voir rentrer si promptement.

Il y avait deux heures à peine qu'il était parti.

Et ils ne l'attendaient que le soir, à la nuit, une fois la journée de chasse finie.

Pour prévenir leurs suppositions, Daguerre, en descendant de voiture, prétextait qu'il s'était senti plus malade, extrêmement fatigué, et qu'il n'avait pas voulu rester à la chasse dans la crainte très fondée d'une rechute.

—Monsieur voit que je n'avais pas tort ! dit Jean.

Daguerre rentrait chez lui. Malgré la tranquillité qu'il affectait vis-à-vis de lui-même au fond du cœur, il éprouvait quand même quelque angoisses et la journée fut pénible.

Chaque coup de sonnette à la grille avait en lui un écho et arrêta le sang dans ses veines.

La journée cependant se passa sans encombrés.

Et quand la nuit descendit, il put se dire :

—Si mes premières craintes avaient été fondées, si Glou-Glou s'était douté de quelque chose, je serais arrêté à l'heure qu'il est, ou j'aurais déjà subi un interrogatoire du juge d'instruction.

Il se coucha et sa terrible émotion du matin ne l'empêcha pas de bien dormir.

Rétrogradons de quelques heures.

Laissons reposer Daguerre et revenons à la Mare aux Biches, où nous avons abandonné Glou-Glou et Pinson, au moment où le premier venait

d'être découvert par l'assassin de Valognes et où Glou-Glou lui-même venait d'être découvert par le faux Alsacien.

Lorsque Daguerre eut disparu, Glou-Glou resta longtemps sans bouger, à genoux, les yeux fixés droit devant lui et réfléchissant profondément.

Evidemment, il pensait à ce qui venait de se passer et il essayait d'en découvrir le mystère.

Un instant, il eut l'envie de se précipiter à la poursuite du misérable, mais il était trop tard.

Il entendait la voiture qui filait au grand trot, et il se doutait bien que celui qui s'en allait ainsi ne pouvait être que Daguerre.

—Qu'allait il faire là-dedans ? se demandait-il en regardant la mare, comme s'il avait voulu la scruter jusqu'en ses profondeurs boueuses, fouiller jusqu'en ses plus sombres retraites.

Comme il se croyait toujours seul, il se leva, sans se cacher, et s'en alla se placer à l'endroit même que venait de quitter Daguerre, les pieds dans l'eau.

Il avança de quelques pas et l'eau montait au fur et à mesure, atteignant bientôt ses genoux, puis ses cuisses.

Elle n'allait pas plus haut. La mare n'était pas profonde.

Il se dit à la fin.

—Ma foi, pour réfléchir, je serais tout aussi bien dans un terrain plus sec.

Et il revint sur ses pas. Il s'assit sur le bord.

Pinson n'avait pas bougé de sa cachette. Il suivait fièvreusement les moindres gestes du joueur d'orgue.

—Quelques minutes s'écoulèrent.

—Est-ce qu'il va s'endormir ? se dit l'agent.

Il se leva doucement. Glou-Glou était si préoccupé qu'il n'entendit pas.

Tout à coup, Pinson ramasse une branche morte et la lance dans l'eau, à quelques centimètres du mendiant.

Celui-ci tressaille comme s'il venait d'être surpris par une détonation.

Il se lève en sursaut et se retourne.

Et il se trouve en face du faux Alsacien qui se met à rire.

—Hé ! hé ! gamarate, qu'est-ce que fus faites-là ?.... Est-ce que fus êtes à la pêche aux grenouilles ?

Glou-Glou a pâli de colère.

C'est l'homme qui l'a grisé la veille.

Et tous les détails de la soirée lui sont revenus à l'esprit.

C'est l'homme qui l'a invité, qui a endormi ses soupçons avec ses histoires de la guerre ; qui l'a fait boire ; qui a voulu le faire parler, et qui, enfin, voyant que malgré son ivresse il conservait un reste de sang-froid, lui a tendu un verre de kirsch, que le pauvre diable a bu d'un trait, sans savoir, au risque de se tuer net, par l'apoplexie.

C'est cet homme qu'il retrouve.

—Eh bien, moi, je vais te demander autre chose, dit-il.

Il se jette sur lui, le secoue vigoureusement.

Le faux Alsacien se laisse secouer et ne riposte pas.

—Je vais te demander comment il se fait que tu te trouves là, au lieu de dormir chez le père Antoine et pourquoi tu m'as suivi....

—Moi, che fus ai suifi ? che fus ai suifi ? dit l'ouvrier avec surprise, guelle blaisanterie, monsieur Glou-Glou ! Che me bromenais....

—A cette heure-ci ?

—J'atome me bromener le matin dans les pois, à la rosée....

—Et il y a longtemps que tu étais là ?

—Oui une heure.... beut être blus, peut-être moins....

Et il fit un clin d'œil significatif.

Puis, comme Glou-Glou interdit ne parlait pas, l'Alsacien continua :

—Ch'ai même fu un singulier intivitu qui prenait un pain dans la mare... C'est beut être un béliérinage que cette mare....

Glou-Glou gardait toujours le silence.

—J'ai fu aussi fus, monsieur Glou-Glou, quand fus afez pris votre pain de bieds.... fus afez dont sali votre bandalon.... Ah ! ah !....

—Écoute, dit le joueur d'orgue furieux, écoute bien ce que je vais te dire.

—Ch'égoute.

—Tu vas me faire le plaisir de t'en aller.... tout de suite.

—Non.

—Tu refuses ?

—Che refuse.

—Pourquoi ?

—Parce que la forêt est lipre, ch'ai le troit de m'y bromener....

—Pas derrière mon dos, toujours.

—Si, fus me blaisez, Glou-Glou.... che fuè l'ai tit hier....

—Eh bien, moi, vous me déplaisez singulièrement.

—Chen suis triste, mais che feux me bromener avec fus....

—Partout ?

—Partout. Che grains qu'il ne fus arrife malheur.

La colère de Glou-Glou grandissait de plus en plus. Quand à Pinson, son flegme ne se démentait pas. Et il souriait toujours gaiement.

—Je vois bien ce que tu veux, dit le mendiant.

—Qu'est-ce que che feux ?

—Tu veux que nous vidions cette querelle à coups de poing.... Je n'en ai qu'un, de poing, mais il ne craint pas la douxaine.... soit....

—Che ne mepatterai pas avec fus, Glou-Glou.... Che ne me pat qu'avec les prigands et fus n'êtes pas un prigand....

—Je t'y forcerai bien....

Un Ami

Désire mentionner par l'entremise du journal le *Register* des résultats bienfaisants qu'il a reçus de l'usage régulier des **Pilules d'Ayer**. Il dit: Je me sentais malade et fatigué et mon estomac semblait être en désordre. J'essayai plusieurs remèdes, mais aucun ne paraissait me donner du soulagement jusqu'à ce que j'eusse persuadé d'essayer ce vieux remède digne de confiance, les **Pilules d'Ayer**. J'en ai pris seulement une boîte, mais je me sens comme un homme nouveau. Je pense qu'elles sont les plus agréables et les plus faciles à prendre que n'importe quoi dont j'ai fait usage, étant si élégamment recouvertes de sucre que même un enfant les prendrait avec plaisir. J'adjure tous ceux, qui ont

Besoin

d'un laxatif, d'essayer les **Pilules d'Ayer**. — Boothbay (Me.) *Register*.

« Entre les âges de cinq et quinze ans, j'étais tourmenté d'une sorte de "salt-rheum" ou éruption, principalement aux jambes, et spécialement à la courbure du genou au-dessus du mollet. A cette place des plaies suppurantes se formaient, puis devenaient croûtes et se crevassaient, quand la jambe remuait. Ma mère essaya de tout, mais tout fut en vain. Quoique un enfant, je lus les journaux au sujet des effets bienfaisants des **Pilules d'Ayer**, et persuadai ma mère de me les laisser essayer. Sans grande foi dans le résultat elle se procura des

Pilules d'Ayer,

et je commençai à en faire usage, et bientôt je remarquai une amélioration. Encouragé par ceci, je continuai, jusqu'à ce que j'en eusse pris deux boîtes, quand les plaies disparurent, et je n'ai jamais été depuis tourmenté par elles. — H. Chipman, Agent de propriétés immobilières, Roanoke, Va.

« J'ai souffert pendant des années de désordres de l'estomac et des reins, me causant des peines très douloureuses dans différentes parties du corps. Nul des remèdes essayés par moi ne m'a donné aucun soulagement jusqu'à ce que commençasse à prendre des **Pilules d'Ayer**, et je fus guéri. — Wm. Goddard, Notaire Public, Five Lakes, Mich.

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.



Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.40 a.m. *11.45 a.m.,
 †Portland, Boston, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., *9.00 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *9.00 p.m.
 St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
 *11.45 a.m.
 Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 9.20 a.m., 5.15
 p. m. 6.15.
 Brockville, 9.20 a.m., 5.15 p.m.
 Winchester, 9.20 a.m., 5.15 p.m., 9.00
 p.m.
 St-Jean, 9.00 a.m., 4.10 p.m., †8.00 p.m.
 8.20 p.m.
 Sherbrooke, †1.10 p.m. †8.00 p.m.
 Waterloo et St-Hyacinthe, 4.10 p.m.
 Perth, 9.20 a.m. 5.15 p.m., *9.00 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 4.10 p.m., *8.20 p.m.
 Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., †8.00 p.m.
 Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15
 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

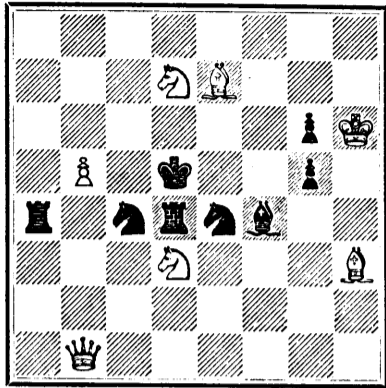
Québec, 8.10 a.m., 3.30 p.m. et 10.30
 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, 8.50 a.m., 4.40 p.m. 8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, 8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30
 p.m.
 St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3. p.
 m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30
 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
 † Samedis exceptés. * Tous les jours, di-
 manches inclus. Les autres trains les jours
 de semaine seulement tel qu'indiqué,
 s Chars-palais et chars-dortoirs. † Di-
 manches seulement. Connection avec Port-
 land tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU des BILLETS à Montréal
 266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

No. 86.—PROBLEME D'ECHECS

1er prix du *English Mechanic*
 Composé par M. P. H. Williams.
 Noirs.—8 pièces

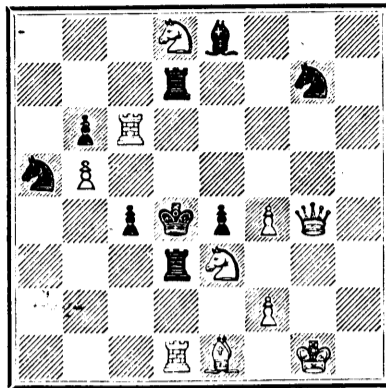


Blancs—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 87.—PROBLEME D'ECHECS

1er prix de "Sussex Chess Association."
 Composé par M. H. Cooper
 Noirs—9 pièces.

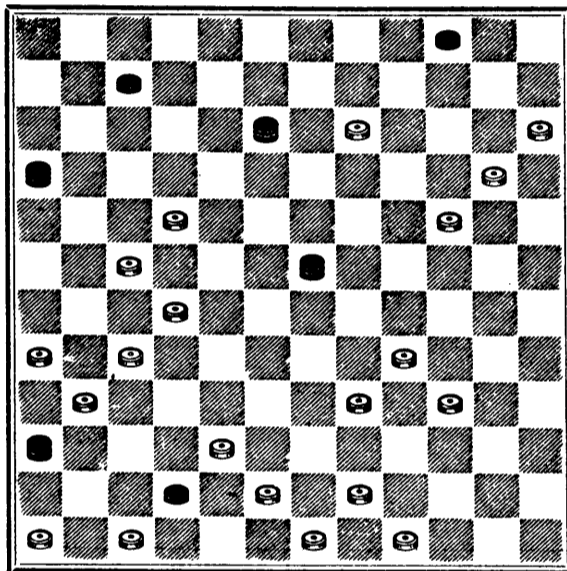


Blancs—10 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 91.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. L.-N. B...., Lévis
 Noirs—7 pièces



Blancs—20 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Le problème de Dames que nous offrons cette semaine à nos lecteurs n'est pas une position naturelle, mais nous espérons qu'ils pardonneront ce défaut lorsqu'ils en auront trouvé la solution.

Solution du problème de Dames No 88

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44	37	55	31
68	61	35	55
32	25	31	20
33	27	55	30
26	21	1	27
15	9	2	15
42	36	30	41
45	71	34	45
71	19	gagne	

Solution du problème d'Echecs—No 83

Blancs	Noirs
1 D 4 F R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	84
1 P 5 C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	95
1 T 6 T	1 C 5 F
2 P pr C	2 ♝ joue
3 T 6 D mat.	Et autres variantes.

VIN de VIAL

TONIQUE
 ANALEPTIQUE
 RECONSTITUANT

Le TONIQUE
 le plus énergique
 pour Convalescents,
 Vieillards, Femmes,
 Enfants débiles
 et toutes personnes
 délicates.



Au QUINA
 SUC DE VIANDE
 PHOSPHATE de CHAUX

Composé
 des substances
 indispensables à la
 formation de la chair
 musculaires
 et des systèmes
 nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

D'ICI AU
 1er MARS 1893

Nous offrons des bons marchés extraordinaires, dans toutes les lignes de marchandises que nous portons en magasin. Des lots considérables dans tous les départements sont vendus à des réductions variant de 25 à 50 p. c. de réduction.

DE PLUS

De plus nous offrons à part ces lots à bon marché

NOS INDIENNES NOUVELLES

Il est reconnu et admis que nous avons chaque saison les plus belles indiennes qui puissent être vus en cette ville. Les patrons de nos indiennes sont spéciaux et ne peuvent être vus ailleurs qu'à nos magasins. Les prix sont toujours les plus bas.

NOS BRODERIES NOUVELLES

Nos broderies nouvelles font l'admiration de tous, il est incontestable que nos broderies ne peuvent être surpassées sous le rapport du fini et de la qualité. Nous avons le contrôle exclusif d'au-delà 1000 patrons qui sont ce qu'il y a de plus beau sur le marché. Toutes nos pratiques devront s'empresser de visiter ce département afin d'avoir un bon choix.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. (Tel. 2187

Federal (Tel. 55

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tar-
 te ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
 double cristallisation est employé pour la
 préparation de cette Poudre à pâtisseries.
 Il a toujours été coté A 1 dans les fa-
 milles depuis au-delà de 30 ans et est ma-
 tenant (si possible), meilleur que jamais.
 Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour
 guérir le Rhume de Cerveau dans toutes
 les phases.
 NE FAILLIT
 SOULAGE, NETTOIE,
 GUERIT.
 JAMAIS
 GUERIT
 RHUME
 DE
 CERVEAU
 ET

Soulage à l'instant. Guérit pour
 toujours, Infaillible.
 Plusieurs soldantes maladies sont sim-
 plement des symptômes du Catarrhe, tel
 que : Mal de tête, surdité partielle, perte
 de l'odorat, mauvaise haleine, crachats
 glaireux, nausées, sensation de débilité,
 etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
 ou d'autres semblables, c'est que vous avez
 le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de
 temps pour vous procurer une bouteille
 de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,
 un rhume de Cerveau négligé résulte en
 un Catarrhe, suivi consommation et de mort.
 Le BAUME NASAL est en vente chez
 tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de
 poste payé sur réception du prix (50cts.
 ou \$1.00) en adressant
 FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE



IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. 3
VALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1883.
Le Rév'd J. Kossbiel, de Marquette, écrit: "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonique Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

PRÉJUGE, MAIS CONVAINCU.
NORWALK SUD, CON., mai 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je n'ai plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonique, je me sens revenir à la santé.
Boîte 507. B. CUNZ, Pasteur.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

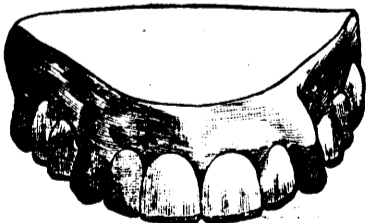
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 30 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Infiniment supérieur à l'extrait de bœuf le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Remferme tous les principes nutritifs du bœuf, débarrassés de toute matière superflue, peau, tissus gras et indigestes, et possède la quintessence des qualités du bœuf. Les extraits de bœuf ne sont que des stimulants

31759

L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1432.

ROBILVARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleres et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$1,200,000
Profit au-delà de.....	1,550,000
Revenu pour l'année 1891.....	1,800,000

J. E. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
Agents de la Compagnie Agent du dent français PIERRE DUPONT, Insd. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, MONTRÉAL.

A. LEOFRED J.

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

THIS PAPER

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visites et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTRÉAL Tél. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.